Brb 1905

Bois gravés originaux de Jeanne Malivel.

Prix : 3 francs.

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

LA BRETAGNE LIBERTAIRE

La Nation Bretonne et l'Internationale

ÉTUDE LIMINAIRE

par CAMILLE LE MERCIER D'ERM

TEXTES FRANÇAIS ET BRETONS DE :

F. DE LA MENNAIS
Ernest RENAN
Olivier SOUVESTRE
Aristide BRIAND
Gustave HERVÉ
Yves LE FEBVRE
Guillaume CARANTEC
Emile MASSON
Jos. LE BRAS
Louis-N. LE ROUX
C. LE MERCIER D'ERM
François JAFFRENNOU
Charles ROLLAND

LES HUMBLES

Revue Littéraire des Primaires

1921

LA BIBLIOTHÈQUE DE PARIS MARXISTE

CAHIERS Nos 4 et 5 réunis Sixième Série Avril-Mai 1921

LES HUMBLES

Revue Littéraire des Primaires

paraissant par Cahiers mensuels de 32 pages

Directeur : MAURICE WULLENS

ABONNEMENTS D'UN AN :

France . . . . . **10** francs — Étranger. . . . . **6** francs

— Les abonnements partent du 1er de chaque mois.
— Toute personne qui nous procurera 5 abonnements aura droit au service gratuit.
— Adresser toute correspondance : mandats, livres, revues, etc., à M. Maurice Wullens, 4, rue Descartes, Paris (Ve).
— Joindre un timbre de 0 fr. 25 à toute lettre nécessitant une réponse.
— Les manuscrits ne sont pas rendus.
— Les auteurs sont seuls responsables de leurs œuvres.
— La reproduction des œuvres insérées n'est permise qu'avec indication d'origine.
— Il sera rendu compte de tous les ouvrages envoyés en double exemplaire.
— Des exemplaires de la Revue sont laissés aux collaborateurs avec rabais de 25 %.

Il a été tiré de ce fascicule cinq exemplaires sur hollande français des manufactures d'Arches, numérotés de 1 à 5.

N°

LA BRETAGNE LIBERTAIRE

DU MÊME AUTEUR (1)

Les Exils, poèmes, préface de Charles Le Goffic, 2e édit. (E. Sansot, éd., Paris) . . . . . 4 f. 50
La Muse aux Violettes, poème (E. Sansot, édit.) . . . . . 2 »
Le Poète et la Femme, poème (« Les Fleurs d'Or », Nice) . . . . . 1 »
Le Poème de Paris nocturne (« Les Gémeaux », Paris) 1 25
Léda, roman de l'impossible amour (« Les Gémeaux », éd.) . . . . . 3 »
Jean-Michel Renaitour, aviateur lyrique, étude (« Les Argonautes », éd.) . . . . . 1 »
Les Poètes de Paris, du XVe au XXe siècle, anthologie (Edns Louis-Michaud, Paris) . . . . . 2 »
Les Ballades d'Amour, du XIIe au XXe siècle, anthologie (Louis-Michaud, éd.) . . . . . 2 »
Les Rondeaux d'Amour, du XIIe au XXe siècle, anthologie (Louis-Michaud, éd.) . . . . . 2 »
Les Bardes et Poetes Nationaux de la Bretagne Armoricaine (1800-1914), anthologie générale, avec notices bio-bibliographiques et une Introduction sur le mouvement intellectuel breton contemporain ; préface d'Anatole Le Braz (1re édon épuisée, Plihon et Hommay, Rennes, et E. Sansot, Paris).
(Il reste en tout une dizaine d'exemplaires à 20 fr.).
Les Hymnes nationaux des Peuples celtiques (Irlande, Galles, Ecosse, Bretagne), avec notices et musique . . . . . 13 »
Le Barde « Mathaliz » (Georges Le Rumeur), étude biographique et critique, illustrée d'un portrait et de plusieurs dessins de Mathaliz (Ed. du Parti Nationaliste Breton) 0 60
Le Nationalisme Breton et l'Action Française, étude (Ed. du Parti Nationaliste Breton) 0 60
Les Origines du Nationalisme Breton, étude (Ed. du Parti Nationaliste Breton) 0 60
Irlande a jamais !, ode aux Martyrs de 1916 (Ed. du Parti Nationaliste Breton) . . . . . 1 »
La « guerre » ?..., poème de la révolte intérieure (« Les Argonautes », éd.) 1 25

A PARAITRE :

Chansons nationales du Peuple breton, avec notices et musique.
Essai sur l'Histoire du Mouvement National Breton Contemporain.

(1) Tous ces ouvrages sont en dépôt à la **Librairie Sansot**, 7, rue de l'Eperon, Paris, et à la **Librairie de l'Hermine**, 41, rue du Casino, Dinard (Bretagne, Ille-et-Vilaine).

Envoi franco contre mandat adressé directement à la **Librairie de l'Hermine**, à Dinard.

Bois gravés originaux de Jeanne Malivel.

Prix : 3 francs.

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

LA BRETAGNE LIBERTAIRE

La Nation Bretonne et l'Internationale

ÉTUDE LIMINAIRE

par CAMILLE LE MERCIER D'ERM

TEXTES FRANÇAIS ET BRETONS DE :

F. DE LA MENNAIS
Ernest RENAN
Olivier SOUVESTRE
Aristide BRIAND
Gustave HERVÉ
Yves LE FEBVRE
Guillaume CARANTEC
Emile MASSON
Jos. LE BRAS
Louis-N. LE ROUX
C. LE MERCIER D'ERM
François JAFFRENNOU
Charles ROLLAND

LES HUMBLES

Revue Littéraire des Primaires

1921

PRÉFACE

LA NATION BRETONNE ET L'INTERNATIONALE

PRÉFACE

LA NATION BRETONNE ET L'INTERNATIONALE

« Un peu d'internationalisme éloigne de la Patrie ; beaucoup d'internationalisme y ramène ».

Jean JAURÈS.

On se représente encore assez généralement la Bretagne, tant est redoutable la persistance des légendes, comme la citadelle des idées périmées. Les écrivains monarchistes de la Restauration se sont appliqués à dépeindre les Bretons comme les défenseurs-nés du trône et de l'autel. Notre Chouannerie autorisait-elle bien une telle interprétation ? L'arrière-petit-fils d'un chef de Chouans peut se croire le droit de poser la question. Et c'est à un Breton royaliste-français de notre époque, le Comte de Lantivy-Trédion, — à qui nous devons, d'autre part, une judicieuse enquête sur la reconstitution éventuelle de notre ancienne Assemblée parlementaire des *Etats de Bretagne*, — que j'emprunterai la réponse :

« En 1789, — dit M. de Lantivy, — la lutte contre l'étatisme « était pour nos aïeux un devoir dont ils avaient l'habitude... « La Bretagne, jalouse malgré tout d'indépendance et con- « centrée depuis longtemps sur soi-même pour la résistance « au pouvoir français, ne cria point d'abord : Vive le Roi ! « Pour amener la protestation monarchique sur les lèvres des « habitants des campagnes, il fallut l'impérieuse nécessité « de la protestation religieuse. La défense de l'autel entraîna « la défense du trône... » (1).

Il serait plus strictement exact et plus simple de reconnaître que les royalistes ont exploité au profit de leur cause un mouvement tout différent dans ses origines et qu'ils l'ont peu à peu détourné de ses voies. Dans la Chouannerie, seuls, en général, les chefs supérieurs étaient royalistes — ou le devinrent. Mais ce n'est point pour le Roi que nos humbles Chouans s'insurgèrent. Ils avaient trop souffert de la monarchie.

A la vérité, la Chouannerie eut en Bretagne un caractère tout différent de celui que purent revêtir des mouvements d'apparence similaire dans les provinces françaises de l'Ouest. Elle fut chez nous tout à la fois religieuse, nationale (au sens breton de ce mot) et — déjà ! — antimilitariste.

Il ne s'agissait de rien moins, pour nos paysans, que de défendre leur foi (très particulariste, d'ailleurs, et souvent presque schismatique à l'égard de Rome), leurs prêtres-paysans, abusivement traqués, et aussi, surtout au début, de se défendre eux-mêmes contre la conscription qu'on prétendait leur imposer.

Que leur importait, à eux, Bretons, que « la Patrie » fût « en danger?... » Et d'abord, cette « Patrie en danger », était-ce bien la leur?... Parlaient-ils la même langue? Portaient-ils le même vêtement? Avaient-ils les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes instincts? Se sentaient-ils les mêmes intérêts que les fils de cette « Patrie »-là, qu'ils ne connaissaient que par ses garnisons brutales et par le souvenir de tous les abus commis depuis des siècles à leur détriment?

Jusqu'alors, les Rois de France les avaient bien fait pendre — au point que le Duc de Chaulnes pouvait écrire que « tout le long des chemins, les arbres commencent à plier sous le poids qu'on leur donne », — mais, au moins, on les pendait *chez eux* et l'on s'était abstenu de les enrôler. A cette époque,

(1) *Georges Cadoudal*, br. in-16, Imp. de la Sté du Pas-de-Calais (Arras), 1911.

nos paysans insurgés contre Louis XIV s'appelaient les « Bonnets Rouges. » Et cette Chouannerie du XVIIe siècle, dirigée contre la tyrannie du pouvoir royal, ne diffère guère, à tout prendre, de celle du siècle suivant, dirigée contre la tyrannie du pouvoir républicain. La résistance à la tyrannie, comme l'écrit très justement M. de Lantivy, était pour nos ancêtres « un devoir dont ils avaient l'habitude. »

Qu'on ne se méprenne donc point sur le sens et le caractère de la Chouannerie bretonne. La chose existait chez nous bien longtemps avant que le mot ne fût créé : Chouannerie, les manifestations de la Ligue en Bretagne (1588-1598), Chouannerie, l'insurrection des Bonnets Rouges (1675), Chouannerie, la révolte de Pontcallec (1720), Chouannerie, enfin, la résistance à la conscription et à la Constitution civile du clergé.

Pour pendus qu'ils eûssent été sous l'Ancien Régime, du moins, nos paysans, disions-nous, l'avaient été chez eux. Et, s'il leur fallait se faire tuer aujourd'hui en combattant, s'il leur fallait faire la guerre malgré eux, ce n'est pas sur le Rhin qu'ils la feraient, mais chez eux encore et à leur manière.

C'est que l'esprit de liberté est inné chez le Celte et notamment chez le Breton. Le Celte est instinctivement *libertaire*, au sens le plus large du mot, j'entends : épris, féru de sa liberté jusqu'au fanatisme.

Et n'est-il pas curieux d'observer, dans le même ordre d'idées, mais sur un plan tout différent, les réactions du courant révolutionnaire de 1789 sur d'autres milieux bretons : ceux des villes, de la petite bourgeoisie, du Tiers-Etat?

C'est dans ce milieu qu'il faut chercher ceux que Michelet a appelés « les aînés de la Révolution » : les Le Chapelier, les Le Guen de Kerangal et tant d'autres. C'est eux qui provoquent la Nuit du 4 Août, c'est eux qui fondent à Paris le *Club Breton* qui va devenir le fameux *Club des Jacobins* ; c'est eux que le peuple parisien acclame aux portes de l'Assemblée ; c'est eux que glorifie la *Carmagnole* de 92 :

Oui, je suis sans-culotte, moi,
En dépit des amis du roi.
Vivent les Marseillois,
Les Bretons et nos lois.

Et c'est eux encore qui, en Bretagne, s'unissent par le pacte fédératif de Pontivy (21 février 1791). Cependant qu'un barde bas-breton, Jean-François d'Erm, traduit dans sa

langue l'Acte Constitutionnel de l'an III et compose sur les événements de l'époque des *gwerziou* dans la manière populaire, « destinés à propager l'instruction et les principes civiques parmi les habitants des campagnes. » (1).

Si nous prenons soin de suivre pas à pas l'évolution de l'esprit libertaire chez les Bretons, au cours du XIXe siècle, nous ne tarderons pas à être complètement édifiés sur les tendances « réactionnaires » qu'on leur a prêtées si mal à propos.

Dès 1815, en effet, nous les voyons renouveler le pacte fédératif de 1790 et jurer de défendre les libertés acquises.

En 1829,ils se dressent contre l'arbitraire royal, en donnant à leur protestation la forme d'une *Ligue Bretonne pour le refus de l'impôt.*

L'année suivante, les Bretons sont sur les barricades de Juillet : ils s'y distinguent avec Brizeux, le poète, et Kersausie, le conspirateur ; ils y meurent avec les Rennais Vanneau et Papu, à qui leur ville natale a élevé un monument.

Ce Kersausie de 1830 (Théophile Guillard, comte de Kersausie), neveu de l'illustre carhaisien Théophile-Malo Corret de la Tour d'Auvergne, « premier grenadier de France », ce Kersausie, *carbonaro* notoire, républicain sans peur ni reproche à une époque où il ne faisait pas bon l'être, sera plusieurs fois emprisonné par le gouvernement de Louis-Philippe, puis condamné à la déportation comme membre de la *Société des Droits de l'Homme.* Amnistié en 1837, il prend part aux mouvements du 15 mars 1848 et du 13 juin 1849. Condamné par contumace, nous le retrouvons bientôt en Italie, aux côtés de Garibaldi, à qui il apporte, en don de joyeux enthousiasme, l'épée de son oncle La Tour d'Auvergne.

C'est dans le même temps que notre grand La Mennais lançait « au Peuple » ces *Paroles d'un Croyant* (1834) qui ont fait vibrer le monde, « véritable apocalypse révolution-« naire qui renouait au déisme de Rousseau la tradition du « chrétien selon Saint Jean, de ces premières Eglises com-« munistes d'Orient qui attendaient et prophétisaient la des-« truction de la société romaine, la grande palingénésie « sociale qui devait établir le règne de la justice, non pas « dans le ciel, mais sur la terre. » (2).

---

(1) Plusieurs de ces curieuses chansons politiques en breton, imprimées par les soins et aux frais de l'Administration centrale (équivalent des Conseils généraux actuels) du département du Finistère, nous ont été conservées. (Voir *Les Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne Armoricaine*, p. 716, note 1).

(2) Clémence Royer : Discours prononcé au Banquet des « Bretons de Paris », le 5 avril 1895.

En 1837, La Mennais publie encore son *Livre du Peuple*, conçu dans le même esprit libertaire que les *Paroles d'un Croyant*. En 1843, sa brochure *Le Pays et le Gouvernement* lui vaut un an de prison. Dans la cellule de Sainte-Pélagie, où il purge sa peine, le grand révolté écrit *Une Voix de Prison* (1843) et sa traduction des *Evangiles*, parue en 1845. En 1846, sa voix s'élève encore pour crier *le Deuil de la Pologne*, — d'une Pologne chère alors aux libertaires de toute l'Europe...

« Les *Paroles d'un Croyant* et les pages superbes du « *Livre du Peuple* semblent aujourd'hui encore inspirer les « harangues d'une Louise Michel » (1). C'est Clémence Royer qui s'exprime ainsi, Clémence Royer, cette autre Bretonne à la philosophie libertaire, à qui j'empruntais tout à l'heure l'analyse, saisissante en son raccourci, qu'on a lue plus haut, des *Paroles d'un Croyant*.

Louise Michel, la Vierge rouge, Louise Michel, la Communarde, pouvait, au surplus, s'inspirer d'autres Bretons qu'elle a vus à l'œuvre, hommes d'action, ceux-là, plutôt qu'idéologues, mais fidèles servants de la même cause : celle de la justice sociale. En effet, quand éclate à Paris, en 1871, la quatrième révolution populaire, le colonel d'artillerie Rossel, de Saint-Brieuc, commande pendant quelque temps les insurgés comme généralissime des forces de la Commune. Après la répression versaillaise, il est fusillé sur le plateau de Satory.

Plus heureux, l'auteur de la célèbre complainte bretonne *Ar Roue Grallon ha Kear-Is* (1), le Morlaisien Olivier Souëtre, dit Souvestre, survivra à ses blessures pour composer *La Marianne*, — très populaire partout avant l'adoption de *L'Internationale* comme hymne du prolétariat universel, — *La Commune ressuscitée, La Parisienne de 70, Crosse en l'air, Le Massacre de Fourmies, Le 1er Mai du Père Peinard* et maints autres chants révolutionnaires, trop oubliés peut-être.

De nos jours, des hommes ont surgi d'entre les Bretons, en qui le prolétariat deshérité avait mis ses meilleures espérances.

Ces hommes s'appelaient Briand, Hervé... Ils s'étaient faits les apôtres du socialisme libérateur et s'étaient affirmés parmi les plus absolus de ses doctrinaires. L'un prêchait la

---

(1) Clémence Royer : *ibid.*

Grève Générale. L'autre incriminait l'idée de Patrie... Et, quand celui-ci, pour avoir conseillé aux militaires de planter le drapeau — *leur* drapeau ! — dans le fumier du régiment, avait à répondre de ce « crime » devant la Cour d'assises de l'Yonne, c'est celui-là, c'est Me Aristide Briand, du barreau de Paris, député de la Loire, qui présentait au jury la défense — l'apologie — de son compatriote. Et ce fut un singulier spectacle que celui de ces deux Bretons unis dans le même idéal et devenus en France les protagonistes des tendances révolutionnaires.

Ils devaient faire école... jusqu'au bout. Un autre Breton, de moindre envergure sans doute, peut leur être associé et comparé pour l'identité de son zèle initial et de son « évolution » ultérieure : celui-ci, taillé plutôt pour la spéculation intellectuelle que pour l'âpre lutte du forum, avait affirmé, en plusieurs livres, un tempérament vigoureux de conteur et de romancier. Il s'appelait Yves Le Febvre, de Morlaix. Il aurait pu devenir un rare écrivain. Il a préféré n'être qu'un politicien, et pas de premier plan...

Briand ! Hervé ! et — toutes proportions gardées — Yves Le Febvre !... Un trio !

N'est-ce pas à un Rohan — à un Rohan !... — qu'on attribue le dicton fameux : « Jamais Breton ne fit trahison ! » ?... Hélas !...

Ainsi Briand : il était socialiste ; il prêchait la Grève Générale ; il défendait Hervé aux assises de l'Yonne ; il n'y gagnait guère... Mais, un beau jour, il a réfléchi : Et il a renié le socialisme. Il était un apôtre. Il est devenu un habile. Et il s'est révélé ministre de la justice. Et il a mis Hervé en prison... Puis il s'est hissé à la Présidence du Conseil des Ministres... Et il a mobilisé les cheminots en grève...

Ainsi Hervé : il était socialiste, antimilitariste et « sans-patrie » ; il plantait « le drapeau dans le fumier » et récoltait onze ans de prison... Il avait lancé l' « hervéïsme » et la *Guerre Sociale*, mis à la mode « Mam'zelle Cisaille » et la « Chaussette-à-Clous »... Il avait créé la « Jeune Garde Révolutionnaire » et la « Sûreté Révolutionnaire »... Mais un jour, dans sa prison, — Aristide étant consul, — il réfléchit et fut touché de la grâce. Et, la guerre aidant, il a fait du drapeau-dans-le-fumier le drapeau-de-la-Victoire... Il a renié le socialisme, l'antimilitarisme, l'antipatriotisme, l'hervéïsme... Il était un apôtre... Il est devenu un habile... Il émarge maintenant aux fonds secrets... Il est prospère... Il est le « Prospère-la-Victoire ! »

Ainsi Le Febvre : il était socialiste; il était un apôtre; il propagandait à Morlaix, à Brest... Il se présenta aux élections législatives... Il échoua... Alors, il réfléchit... Puis il renia le socialisme... Puis il entra dans la magistrature... Il était devenu un habile... Magistrat, il eut le légitime désir d' « avancer... » Alors il chercha autre chose à renier... Il renia son pays de Bretagne et ses frères de Bretagne... Il créa *La Pensée Bretonne* pour mieux combattre la pensée bretonne... Il « avança »... Mais il voulait « avancer » encore... Alors, il songea à inculper ses frères de Bretagne, qu'il avait reniés, d' « intelligences avec l'ennemi... » C'était la guerre... Les lauriers du « capitaine » Mornet l'empêchaient de dormir... Il insinua... Il tenta des coups de sonde, sans résultat... Tout de même,il n'osa point hasarder une accusation formelle... A la paix, ses ambitions politiques lui revinrent... N'ayant pu être député socialiste, il pensa devenir député bourgeois, voire sénateur... Mais ses frères socialistes, qu'il avait trahis, et ses frères bretons, qu'il avait reniés, se sont unis, — et souvent même ils ne faisaient qu'un, — et ils l'ont dénoncé publiquement, et ils ont ruiné son élection... Le « citoyen » Le Febvre est resté magistrat, comme devant.

Tout de même, il serait dommage que la Bretagne libertaire contemporaine se limitât à ces trois hommes. Elle a heureusement de plus rassurantes perspectives et des souvenirs moins amers.

Elle comptait, ces années dernières, à Paris, l'association de « *la Bretagne rouge* » qui, aux grands jours des manifestations populaires, venait incliner devant le bronze d'Etienne Dolet ou de Blanqui son étendard écarlate semé des hermines nationales.

Elle a les prolétaires de ses ports et de ses cités et leurs représentants fidèles dans les Conseils des communes, des départements et de l'Etat.

Elle a ses terrassiers de Paris, ses cheminots et ses marins. Elle a ses militants dont les noms sonnent *breton* — Le Guen, Le Guennic... — dans les Conseils des grandes Fédérations syndicales et de la C. G. T.

Elle a l'universitaire, le bretonnant Marcel Cachin, député de Paris et délégué à la direction de *l'Humanité*.

Elle a, parmi ses modestes, parmi ses enracinés, de hautes intelligences et de rares énergies et, parmi elles, le barde populaire Charles Rolland, facteur rural, qui a traduit *l'Internationale* en breton; et, parmi elles surtout, un initiateur

au grand cœur : Emile Masson, universitaire, celtisant, docte écrivain — en français et en breton, — idéaliste, idéologue, semeur d'idées, socialiste lucide et Breton intégral.

***

Emile Masson a fait entendre en Bretagne une parole nouvelle. D'autres avant lui — comme Charles Laurent — avaient pu nous montrer une *Bretagne républicaine* (1). Lui nous a montré une Bretagne *socialiste*. Il est le premier, je pense, qui ait su indiquer clairement aux Bretons l'intérêt qu'ils ont à être socialistes et à nos socialistes l'intérêt qu'ils ont à rester Bretons.

Cette idée, l'auteur des *Rebelles* s'est appliqué à l'exposer et à la répandre en Bretagne et au dehors, par ses articles du *Rappel du Morbihan* (Lorient), des *Temps Nouveaux*, de *Pages libres*, du *Mercure de France* (Paris).

Il a même créé et publié, pendant deux ans, pour la développer, une revue bretonnante, *Brug*, que la guerre a fauchée, comme elle a fauché tant de choses et tant d'hommes de chez nous.

Et c'est par les soins d'Emile Masson — et sous sa direction — qu'ont été traduites et imprimées en breton, en 1912, de pathétiques paroles d'Elisée Reclus : *A mon frère le paysan* (2), et de Pierre Kropotkine.

Sa doctrine, — mettons, à la rigueur : la doctrine latente qu'il a précisée, — Emile Masson l'a résumée dans les neuf chapitres de sa brochure : *Antée, — les Bretons et le Socialisme* (3), parus d'abord en neuf articles dans *le Rappel du Morbihan*.

« L'*esprit rétrograde* des Bretons, dit-il, est une de ces « âneries solennelles qu'aiment à célébrer nos bons bourgeois, « parisiens de Landerneau. »

La vérité, c'est que le pouvoir français a toujours traité la Bretagne en *colonie* et n'a rien fait pour favoriser son libre développement, selon le génie de sa race :

« Le « Pouvoir central » de France, Monarchie ou Répu- « blique, — écrit Emile Masson, — a toujours ignoré un « peuple qui s'ignore à demi soi-même. Ce faisant, il a témoi- « gné par devant tous les peuples de sa barbare et brutale

---

(1) Charles-M. Laurent : *Histoire de la Bretagne républicaine* (1 vol. in-8, Lorient, 1874).

(2) *D'am breur al Labourer* et *Da mem brer Peizant*, trad. du français par Louis N. Le Roux, 2 fasc. in-8 de 8 p. Imp. Toullec et Geffroy, Guingamp, 1912.

(3) 1 br. in-16 de 56 p., Imp. Toullec et Geffroy, Guingamp, 1912.

« stupidité conquérante. Systématiquement, il poursuit la « tâche la plus infâme : l'anéantissement d'une race ».

Cette race, le socialisme peut et doit la régénérer :

« Le socialisme sera, en Bretagne, l'éveil de la *conscience* « de notre peuple, — ou bien le socialisme avortera en « Bretagne. »

Jamais doctrine a-t-elle été plus calomniée que la doctrine socialiste !... Il faut, d'ailleurs, reconnaître que l'attitude de certains socialistes imbéciles ou sectaires n'a pas peu contribué parfois à accréditer ces calomnies intéressées en Bretagne. N'a-t-on point vu, autrefois, dans *l'Humanité* même, un Gustave Rouanet déclarer la guerre à la langue bretonne et entonner la stupide antienne : « *langue réactionnaire* », comme si une langue, une langue aussi ancienne et « qui nous vient d'un passé aussi éloigné de toutes nos misérables querelles présentes », pouvait être la langue d'un parti, — à moins qu'on ne l'abandonne délibérément à ce parti !

Et n'avons-nous pas entendu trop souvent des sous-Rouanet — et même, hélas ! des sous-Rouanet bretons, car le député Gustave Rouanet avait l'excuse d'être du Midi, — braillards de réunions publiques, ignares ou mal dégrossis, Homais de campagne ou de petites villes, présomptueux et fort indigents de sens critique, persécuter bassement la langue et l'esprit des Bretons et, du même coup, discréditer autour d'eux le socialisme qu'ils prétendaient servir et représenter.

Ainsi, des socialistes, ou soi-disant tels, se sont chargés défigurer le socialisme jusqu'à le rendre hideux, sans voir qu'ils faisaient ainsi, selon la formule consacrée, « le jeu de la réaction. »

Eh bien ! le vrai socialisme a d'autres principes, il faut le proclamer clairement avec Emile Masson :

« Le socialisme n'exige pas que les Bretons se perdent en « une amorphe multitude prolétarienne. Le socialisme, au « contraire, consacre de la force toute puissante des peuples « solidaires le droit imprescriptible à la vie et à la liberté « que chaque individu, chaque nation et chaque race a reçu « de la nature. »

Le socialisme n'exige de nous, Bretons, non plus que d'aucun autre peuple, — aucune abdication. Seul même, le socialisme peut et doit reconstituer la Bretagne au même titre que les autres peuples violentés dans le cadre de la Confédération internationale qu'il préconise :

« Seul, le socialisme te veut telle que tu es, ô Bretagne, et

« telle que tu fus sans cesse... Seul, le socialisme ne te men-
« tira pas. Il te dira : — Bretagne, sois toi-même ; Bretagne,
« sois bretonne ; parle ta langue ; sois libre enfin ! »

Seule doctrine de droite et probe justice humaine, opposée aux arguties hypocrites des pharisiens de toutes les politiques de conservation sociale, de tous les impérialismes plus ou moins oppressifs, le socialisme se doit de tenir un tel langage et ne peut y faillir sans faillir à lui-même.

Et mon point de vue n'était point différent de celui d'Emile Masson lorsque je donnai pour conclusion à l'avant-propos de mon anthologie des *Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne Armoricaine* cette formule concrète : « *La Nation bretonne libérée dans l'Internationale des nations libres.* »

C'est le mérite d'Emile Masson d'avoir montré dans sa brochure comment pouvait et devait se concilier naturellement le nationalisme breton avec l'internationalisme social et humain ; de nous avoir sauvés peut-être, nous qui nous disons nationalistes bretons, d'une déviation néfaste vers un séparatisme aveugle et stérile où des colères trop justifiées risquaient de nous entraîner, et de la tyrannie d'un patriotisme étroit, étouffant, sans horizon sur le vaste monde et sur l'avenir...

Que les idées de Masson aient fait école, — si le petit instituteur socialiste et nationaliste Jos Le Bras, barde « Dirlem », n'est plus là pour le dire, ayant subi, en 1916, l'injuste destin des immolés involontaires, — du moins Louis-N. Le Roux, auteur d'une probe étude sur *Ramsay Mac Donald* et traducteur breton d'Elisée Reclus, est là pour l'attester encore. Et Jaffrennou lui-même, barde « Taldir », à qui nous devons le *Bro goz ma Zadou,* chant national des Bretons d'Armorique, pourrait aussi en témoigner, au lendemain de l'hécatombe.

Quant à l'orthodoxie socialiste de tels principes, qui pourrait, de bonne foi, la suspecter ?... Est-il besoin de rappeler les nombreuses et claires motions en faveur du droit des peuples et du principe des nationalités, votées, au cours de ces dernières années, par le Parti Socialiste en France et par les autres sections de l'Internationale ?

Est-il besoin que je rappelle plus expressément la lettre que m'adressait, en 1918, l'Ecossais Ramsay Mac-Donald, leader de l'*Independant Labour Party* de Grande-Bretagne,

directeur de la *Socialist Review* et député aux Communes, à propos de mon recueil anthologique déjà cité :

« La nationalité purement politique n'a pas de sens; elle « n'est dans le monde qu'une force d'oppression impérialiste « et militaire. La véritable nationalité possède une culture « appropriée à elle-même et cette culture trouve son expres- « sion naturelle dans l'art et la littérature. Dans ces mani- « festations, et par elles, elle fleurit et se développe; par « l'impérialisme politique et économique, elle se dessèche, « s'enlaidit et se transforme en un sentiment indigne.

« Aussi je salue votre œuvre avec enthousiasme et fais « tous mes vœux pour son succès. »

Voilà ce que peut penser des aspirations bretonnes un socialiste éclairé.

Citerai-je encore l'opinion d'un Romain Rolland sur la même question :

« Je suis l'ennemi de tout ce qui opprime une individualité « forte et profonde, — m'écrivait-il. — La Bretagne en est « une. Les persécutions auxquelles est en butte la magni- « fique langue du *Barzaz-Breiz* sont iniques et honteuses. « Vous avez raison de défendre cette source de grandeur. »

Rappellerai-je enfin la place que fait aux autonomies régionales la Constitution de la République des Soviets de Russie, qui, ne l'oublions pas, est une République *fédérative* et reconnaît aux nationalités allogènes le plein exercice de leur souveraineté administrative (1). Lénine, d'ailleurs, est depuis longtemps acquis au respect du droit des peuples. *Le Courrier Européen,* que dirigeait Ch. Paix-Séailles, a publié, avant la guerre, sous la signature d'un patriote ukrainien, l'analyse d'un discours de Lénine, où le futur chef de l'Etat communiste russe, — qui n'était alors qu'un simple leader révolutionnaire, — préconisait hardiment l'autonomie intégrale de l'Ukraine, — quoique n'étant pas lui-même d'origine ukrainienne.

Et, si l'on porte les yeux vers l'Irlande, sœur celtique de notre Bretagne, comment ne serait-on point frappé de ce fait qu'elle n'a trouvé d'appui en Angleterre qu'auprès du parti travailliste? En 1920, le Comité parlementaire du Congrès des *Trade-Unions* (C. G. T. anglaise) faisait cette déclaration très nette : « Tout tend à justifier la conviction qu'il « n'y aura aucune solution possible du problème irlandais

---

(1) Voir *La Constitution des Soviets*, 1 br., à la Librairie de *l'Humanité*.

« tant qu'on n'aura pas donné au peuple d'Irlande le pouvoir « de travailler à son propre salut. »

Peu après, la conférence du *Labour Party* inscrivait à l'ordre du jour de son Congrès une motion proclamant « la « nécessité d'appliquer à l'Irlande, sans restrictions, le prin- « cipe de libre détermination. » (1).

Comme l'Ukraine, comme l'Irlande, la Bretagne est *une nation* et *un peuple*, — différents, quoi qu'on fasse ou qu'on dise, de la nation et du peuple français. A ce titre, elle a droit au libre statut qui lui peut convenir. Elle a droit à « vivre sa vie » et revendique aussi pour elle « le pouvoir de travailler à son propre salut. »

Ce salut, elle peut l'espérer, à la rigueur, d'une fédération des républiques gauloises ; elle doit surtout l'attendre d'une « Société des Nations » vivifiée et pacifiée par l'étroite conjonction du fédéralisme et du socialisme, qui réalisera l' « Internationale » des peuples.

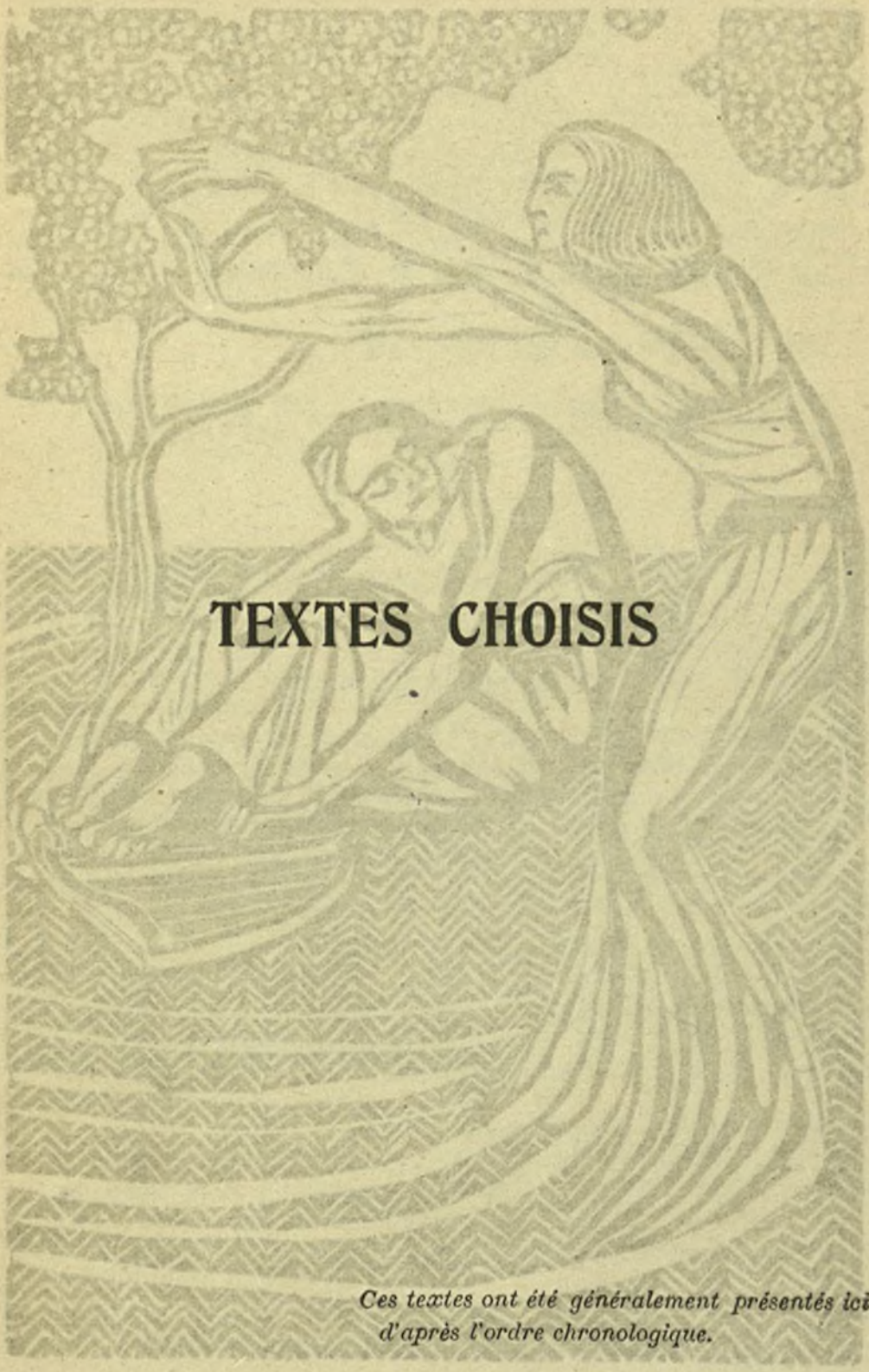
« Nous marchons au Fédéralisme universel, — écrivais-je « naguère, — et rien ne doit empêcher que la Bretagne « aspire à prendre son rang dans la Confédération future des « Etats-Unis du monde » (2).

Nous déclarons aujourd'hui que les socialistes de France ont le devoir de nous entendre et de nous aider, comme les socialistes anglais aident et défendent nos frères d'Irlande. Confiants dans leur esprit de justice et dans la vertu de l'idéal socialiste, nous posons devant eux la *question bretonne*.

CAMILLE LE MERCIER D'ERM.

(1) G. Paul Louis : *Le Labour Party et la Crise de l'Irlande* (*l'Humanité*, 16 mai 1920).

(2) *Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaine.*



TEXTES CHOISIS

Ces textes ont été généralement présentés ici d'après l'ordre chronologique.

Félicité de LA MENNAIS

PAROLES D'UN CROYANT

(*Extraits*)

I

Du Capitalisme

Or, il y eut autrefois un homme méchant et maudit du ciel. Et cet homme était fort, et il haïssait le travail, de sorte qu'il se dit : Comment ferai-je ? Si je ne travaille point, je mourrai, et le travail m'est insupportable.

Alors il lui entra une pensée de l'enfer dans le cœur. Il s'en alla de nuit et saisit quelques-uns de ses frères pendant qu'ils dormaient, et les chargea de chaînes.

Car, disait-il, je les forcerai, avec les verges et le fouet, à travailler pour moi, et je mangerai le fruit de leur travail.

Et il fit ce qu'il avait pensé, et d'autres, voyant cela, en firent autant, et il n'y eut plus de frères. Il y eut des maîtres et des esclaves.

Ce fut un jour de deuil sur toute la terre.

Longtemps après il y eut un autre homme plus méchant que le premier et plus maudit du ciel.

Voyant que les hommes s'étaient partout multipliés et que leur multitude était innombrable, il se dit :

Je pourrais bien peut-être en enchaîner quelques-uns et les forcer à travailler pour moi, mais il les faudrait nourrir, et cela diminuerait mon gain. Faisons mieux : qu'ils travaillent pour rien ! Ils mourront à la vérité, mais, comme leur nombre est grand, j'amasserai des richesses avant qu'ils aient diminué beaucoup, et il en restera toujours assez.

Or, toute cette multitude vivait de ce qu'elle recevait en échange de son travail.

Ayant donc parlé de la sorte, il s'adressa en particulier à quelques-uns et leur dit : Vous travaillez pendant six heures et l'on vous donne une pièce de monnaie pour votre travail. Travaillez pendant douze heures et vous gagnerez deux pièces de monnaie, et vous vivrez bien mieux, vous, vos femmes et vos enfants.

Et ils le crurent.

Il leur dit ensuite : Vous ne travaillez que la moitié des jours de l'année ; travaillez tous les jours de l'année, et votre gain sera double.

Et ils le crurent encore.

Or, il arriva de là que la quantité de travail étant devenue plus grande de moitié, sans que le besoin de travail fût plus grand, la moitié de ceux qui vivaient auparavant de leur labeur ne trouvèrent plus personne qui les employât.

Alors l'homme méchant, qu'ils avaient cru, leur dit : Je vous donnerai du travail à tous, à la condition que vous travaillerez le même temps, et que je ne vous payerai que la moitié de ce que je vous payais : car je veux bien vous rendre service, mais je ne veux pas me ruiner.

Et comme ils avaient faim, eux, leurs femmes et leurs enfants, ils acceptèrent la proposition de l'homme méchant, et ils le bénirent; car disaient-ils, il nous donne la vie.

Et, continuant de les tromper de la même manière, l'homme méchant augmenta toujours plus leur travail et diminua toujours plus leur salaire.

Et ils mouraient, faute du nécessaire, et d'autres s'empressaient de les remplacer, car l'indigence était devenue si profonde dans ce pays que les familles entières se vendaient pour un morceau de pain.

Et l'homme méchant qui avait menti à ses frères amassa plus de richesses que l'homme méchant qui les avait enchaînés.

Le nom de celui-ci est *Tyran* ; l'autre n'a de nom qu'en enfer.

II

Du Militarisme

Si les oppresseurs des nations étaient abandonnés à eux-mêmes, sans appui, sans secours étranger, que pourraient-ils contre elles?

Si, pour les tenir en servitude, ils n'avaient d'aide que l'aide de ceux à qui la servitude profite, que serait-ce que ce petit nombre contre des peuples entiers ?

Et c'est la sagesse de Dieu qui a ainsi disposé les choses, afin que les hommes puissent toujours résister à la tyrannie, et la tyrannie serait impossible si les hommes comprenaient la sagesse de Dieu.

Mais, ayant tourné leur cœur à d'autres pensées, les dominateurs du monde ont opposé à la sagesse de Dieu, que les hommes ne comprenaient plus, la sagesse du prince de ce monde, de Satan.

Or Satan, qui est le roi des oppresseurs des nations, leur suggéra, pour affermir leur tyrannie, une ruse infernale.

Il leur dit : Voici ce qu'il faut faire. Prenez dans chaque famille les jeunes gens les plus robustes, et donnez-leur des armes, et exercez-les à les manier, et ils combattront pour vous contre leurs pères et leurs frères, car je leur persuaderai que c'est une action glorieuse.

Je leur ferai deux idoles, qui s'appelleront Honneur et Fidélité, et une loi qui s'appellera Obéissance passive.

Et ils adoreront ces idoles, et ils se soumettront à cette loi aveuglément, parce que je séduirai leur esprit, et vous n'aurez plus rien à craindre.

Et les oppresseurs des nations firent ce que Satan leur avait dit, et Satan aussi accomplit ce qu'il avait promis aux oppresseurs des nations. Et l'on vit les enfants du peuple lever le bras contre le peuple, égorger leurs frères, enchaîner leurs pères et oublier jusqu'aux entrailles qui les avaient portés.

Quand on leur disait : Au nom de tout ce qui est sacré, pensez à l'injustice, à l'atrocité de ce qu'on vous ordonne, ils répondaient : Nous ne pensons point, nous obéissons.

Et quand on leur montrait les autels de Dieu qui a créé l'homme et du Christ qui l'a sauvé, ils s'écriaient : Ce sont là les Dieux de la patrie ; nos Dieux à nous sont les Dieux de ses maîtres, la Fidélité et l'Honneur.

Je vous le dis, en vérité : depuis la séduction de la première femme par le Serpent, il n'y a point eu de séduction plus effrayante que celle-là.

Mais elle touche à sa fin. Lorsque l'esprit mauvais fascine des âmes droites, ce n'est que pour un temps. Elles passent comme à travers un rêve affreux, et au réveil elles bénissent Dieu qui les a délivrées de ce tourment. Encore quelques jours, et ceux qui combattaient pour les oppresseurs, combattront pour les opprimés, ceux qui combattaient pour retenir dans les fers leurs pères, leurs mères, leurs frères et leurs sœurs, combattront pour les affranchir.

Et Satan fuira dans ses cavernes avec les dominateurs des nations.

III

La grande Aurore

Tout ce qui arrive dans le monde a son signe qui le précède.

Lorsque le soleil est près de se lever, l'horizon se colore de mille nuances, et l'Orient paraît tout en feu.

Lorsque la tempête vient, on entend sur le rivage un sourd bruissement, et les flots s'agitent comme d'eux-mêmes.

Les innombrables pensées diverses qui se croisent et se mêlent à l'horizon du monde spirituel sont le signe qui annonce le lever du soleil des intelligences.

Le murmure confus et le mouvement intérieur des peuples en émoi sont le signe précurseur de la tempête qui passera bientôt sur les nations tremblantes. Tenez-vous prêts, car les temps approchent. En ce jour-là, il y aura de grandes terreurs, et des cris tels qu'on n'en a point entendu depuis les jours de déluge.

Les rois hurleront sur leurs trônes ; ils chercheront à retenir avec leurs deux mains leurs couronnes emportées par les vents, et ils seront balayés avec elles.

Les riches et les puissants sortiront nus de leurs palais, de peur d'être ensevelis sous les ruines.

On les verra, errants sur les chemins, demander aux passants quelques haillons pour couvrir leur nudité, un peu de pain noir pour apaiser leur faim, et je ne sais s'ils l'obtiendront.

Il y aura des hommes qui seront saisis de la soif du sang, et qui adoreront la mort, et qui voudront la faire adorer.

Et la mort étendra sa main de squelette comme pour les bénir, et cette bénédiction descendra sur leur cœur, et il cessera de battre.

Et les savants se troubleront dans leur science, et elle leur apparaîtra comme un petit point noir, quand se lèvera le soleil des intelligences.

Et, à mesure qu'il montera, sa chaleur fondra les nuages amoncelés par la tempête, et ils ne seront plus qu'une légère vapeur, qu'un vent doux chassera vers le couchant. Jamais le ciel n'aura été aussi serein, ni la terre aussi verte et aussi féconde.

Et, au lieu du faible crépuscule que nous appelons jour, une lumière vive et pure rayonnera d'en haut, comme un reflet de la force de Dieu.

Et les hommes se regarderont à cette lumière, et ils diront : Nous ne connaissions ni nous ni les autres ; nous ne savions pas ce que c'est que l'homme. A présent nous le savons.

Et chacun s'aimera dans son frère, et se tiendra heureux de le servir ; il n'y aura ni petits ni grands, à cause de l'amour qui égale tout, et toutes les familles ne seront qu'une famille, et toutes les nations qu'une nation.

Ceci est le sens des lettres mystérieuses que les Juifs aveugles attachèrent à la croix du Christ.

(Paroles d'un Croyant.)

Ernest RENAN

SUR LA RÉVOLUTION

...Ma mère, gaie, ouverte, curieuse, aimait plutôt la Révolution qu'elle ne la haïssait. A l'insu de ma bonne maman, elle écoutait les chansons patriotiques. *Le Chant du Départ* lui avait fait une vive impression ; elle ne récitait jamais le beau vers prononcé par les mères :

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes...

sans que sa voix fût émue. Ces grandes et terribles scènes avaient laissé en elle une empreinte ineffaçable. Quand elle s'égarait en ces souvenirs indissolublement liés à l'éveil de sa première jeunesse, quand elle se rappelait tant d'enthousiasmes, tant de joies folles, qui alternaient avec les scènes de terreur, sa vie semblait renaître tout entière.

J'ai pris d'elle un goût invincible de la Révolution, qui me la fait aimer malgré ma raison et malgré tout le mal que j'ai dit d'elle. Je n'efface rien de ce que j'ai dit. Mais, depuis que je vois l'espèce de rage avec laquelle des écrivains étrangers cherchent à prouver que la Révolution française n'a été que honte, folie, et qu'elle constitue un fait sans importance dans l'histoire du monde, je commence à croire que c'est peut-être ce que nous avons fait de mieux puisqu'on en est si jaloux.

(Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse).

Olivier SOUVESTRE

LA MARIANNE [1]

I

Mon nom, à moi, c'est Marianne,
Un nom connu de l'univers,
Où j'aime à porter d'un air crâne
Mon bonnet rouge de travers ;
Et du peuple robuste fille,
Au jour des fiers enivrements,
Je veux, au grand soleil qui brille,
Avoir des mâles pour amants !

Va, Marianne,
Pour en finir avec tes ennemis,
Sonne, sonne la diane
Aux endormis.

II

Dur forgeron, batteur sublime,
Noir mineur, du jour exilé,
Marin, qui passes sur l'abîme,
Vieux laboureur, père du blé,
Des dirigeants la caste avide
Au ciel vous promet de beaux jours :
Dérision ! leur ciel est vide
Et votre enfer s'emplit toujours !

Va, Marianne, etc...

III

Quand le vieillard que l'on rebute,
Seul, pour mourir, se couche, au soir,
Quand vos filles, de chute en chute,

(1) Chantée ou jouée, la Marianne est de toutes les manifestations du Parti socialiste belge ; et après avoir été traduite dans les principales langues de l'Europe, elle est devenue, en hollandais, la Marseillaise de la Hollande. (Note de l'éditeur).

Roulent aux hontes du trottoir,
Quand le spectre errant de la grève
Sort en haillons de ses taudis,
Las ! de pitié mon cœur en crève
Et, les heureux, je les maudis.

Va, Marianne, etc...

IV

Nom de nom ! faut-il que je croie,
Me faisant encore sa cour,
Ce chauve au bec d'oiseau de proie,
Monsieur Vautour, Monsieur Vautour ?
Ah ! par le dégoût soulevée,
Pour écraser sous mes talons
L'oiseau rapace et sa couvée,
Je marcherais sur les canons !

Va, Marianne, etc...

V

Je hais les guerres de conquêtes,
Je hais les rois et les Césars ;
En triomphateurs, sur vos têtes,
N'ont-ils pas fait rouler leurs chars?...
Des massacreurs qu'on glorifie
Ma main châtira les forfaits :
J'ai mis la marque d'infamie
Sur l'épaule des Gallifets !

Va, Marianne, etc...

VI

Mais, si la Faim à face blême,
Devant les refus se dressant,
Leur pose, en armes, son problème
Sur nos pavés rougis de sang,
Je sais bien que, pour le résoudre,
L'éloquence ne suffit pas :
C'est en faisant parler la poudre
Qu'on fait taire les avocats.

Va, Marianne, etc...

VII

Ma République, ô prolétaire,
Eternel vaincu du destin,
C'est à la table égalitaire
Ton couvert mis, dès le matin,
Et, devant l'homme, j'y réclame
Pour mon sexe, la liberté :
Il faut relever dans la femme
L'aïeule de l'Humanité !

Va, Marianne, etc...

VIII

Tombez, tombez, vieilles barrières,
Au jour nouveau de la raison ;
Tombez, préjugés et frontières ;
Avec la dernière prison ;
Puis, ce sera la délivrance,
Œuvre si lente à s'accomplir :
La bastille de l'ignorance,
C'est la plus dure à démolir !

Va, Marianne,
Pour en finir avec tes ennemis,
Sonne, sonne la diane
Aux endormis !

(1883.)

Aristide BRIAND

LA GRÈVE GÉNÉRALE (1)

...La nouvelle tactique n'a pas pour but unique, exclusif, de servir les intérêts purement économiques. Elle peut être le cas échéant, employée avec autant d'efficacité à la défense des libertés politiques que le prolétariat considère, à juste titre, comme la condition expresse, essentielle, de son émancipation définitive.

C'est, du reste, dans cet esprit que, pour la première fois, au Congrès corporatif de Marseille, fut votée, en 1892, l'organisation de la Grève Générale.

Tout à l'heure, pendant que je faisais entrevoir la possibilité d'une pareille bataille engagée entre le salariat et le patronat, des camarades disaient : « Ce serait la Révolution ! » Eh bien ! oui, je le dis aussi, je le crois fermement, la Grève Générale, « ce serait la Révolution... » (*Vifs applaudissements*). Mais la Révolution sous une forme qui donne aux travailleurs plus de garanties que celles du passé en ce qu'elle les expose moins aux surprises, toujours possibles, des combinaisons exclusivement politiques.

Victorieux par la Grève Générale, le prolétariat garde les positions conquises, qu'une organisation préalable, conforme, adéquate à l'évolution même, née d'elle, lui permet d'administrer lui-même sans avoir besoin, comme jadis, de confier à d'autres le soin, toujours délicat, de tirer parti de la victoire.

Ce n'est plus une Révolution autour de formules décevantes ; il ne s'agit plus seulement pour le peuple de conquérir la faculté puérile et chimérique d'inscrire au fronton des monuments publics ses droits à la liberté, à l'égalité, à la fraternité.

C'est une Révolution dans les choses qui permet enfin à l'homme de passer du domaine des mots dans celui des réalités. (*Applaudissements*).

L'opposition passionnée faite par les hommes les plus éminents du Parti Ouvrier Français à la conception de la grève générale est d'autant moins compréhensible que les marxistes ont toujours attribué à l'évolution économique une influence décisive sur la modification des milieux sociaux. Marx n'a-t-il pas surtout fondé l'espoir de la prochaine révolution sur la situation antagonique qui résulte

(1) Extrait du discours prononcé en 1899, au Congrès général du Parti socialiste français (1 broch. in-16, de 16 p., éd. du *Progrès*, 8, rue de Fécamp, Le Havre).

du caractère privé du mode d'appropriation, opposé au caractère social du mode de production ?

Imbus de ces principes, comment des hommes comme Guesde et Lafargue ont-ils pu juger utopique et décevante l'idée d'une Grève Générale, dont la conséquence serait la mainmise sur les instruments de production par ceux-là mêmes qui sont déjà systématiquement organisés pour les actionner ? Et si jamais Révolution doit affecter le caractère de la lutte de classes, je vous le demande, citoyens, n'est-ce pas celle-là ?

* * *

Je prévois qu'on me fera cette objection : « Mais, si la Grève Générale, c'est la Révolution, pourquoi ne pas aller droit au but, en préconisant directement la Révolution ? Si les travailleurs étaient prêts pour la Grève Générale, n'est-ce pas qu'ils le seraient aussi pour la Révolution ? » D'autres diront : « La Révolution ne s'organise ni ne se décrète ; elle ne dépend pas de la volonté des individus ; elle est le résultat de circonstances, le point culminant de l'évolution : elle s'impose aux hommes ». Vous voyez que je n'essaie pas d'esquiver les difficultés de la discussion.

Je conviens, citoyens, que la Grève Générale, la Révolution, ne peuvent être décrétés d'avance pour une date ferme ; je conviens que la Révolution, malheureusement, ne dépend pas de quelques bonnes volontés ; sans cela, il y a longtemps que vous l'auriez faite. Je ne nie pas le rôle prépondérant de l'évolution et des circonstances. (*Vifs applaudissements.*) Mais je crois — c'est une réserve que je tiens à faire car je ne suis pas fataliste — que la volonté humaine peut hâter la marche de l'évolution et contribuer puissamment à accoucher les circonstances.

Il n'est pas douteux que, dans le passé, bien des circonstances révolutionnaires se sont présentées, dont les hommes, faute de préparation suffisante, n'ont pas su tirer parti. Le prolétariat a pu être souvent enclin à la révolte, sans aller jusqu'à la Révolution, faute de moyens. En lui offrant le moyen, la Grève Générale a précisément pour but de dégager ses bonnes dispositions latentes.

Enfin, jadis, on pouvait inciter le peuple à la Révolution. Ces exhortations ne le laissaient pas sceptique ; elles évoquaient à son esprit le souvenir des barricades, des piques, des fusils qu'on se procure au hasard. Quand vous dites aujourd'hui à l'opprimé : « Révolte-toi », il vous montre d'un geste découragé les immenses avenues qui déconseillent la barricade ; il vous demande si vous avez des fusils à lui donner pour répondre à ceux de la bourgeoisie. (*Vifs applaudissements et acclamations.*)

Conseiller à nos militants de faire la Révolution ? Ah ! citoyens,

ils en ont bien l'envie et, si cela ne dépendaient que d'eux, ils seraient bien vite dans la rue. Ils n'y vont pas parce qu'ils prévoient comment ils y seraient reçus... (*Vifs applaudissements*), parce qu'ils savent bien que leurs efforts seraient noyés dans le sang...

Une voix. — Comme en 1871!... (*Applaudissements.*)

Le citoyen Briand. — Ils comprennent que la Révolution de demain, celle qui émancipera le prolétariat, ne peut être efficacement tentée par les vieux procédés révolutionnaires. Non pas, camarades, que je les réprouve. Je suis de ceux qui se feront toujours scrupule de décourager les bonnes volontés, sous quelque forme qu'elles se manifestent. (*Applaudissements.*) Allez à la bataille avec le bulletin de vote, si vous le trouvez bon, je n'y vois rien à redire. J'y suis allé, moi, comme électeur, j'y suis allé comme candidat et j'y retournerai sans doute demain. Allez-y avec des piques, des sabres, des pistolets, des fusils : loin de vous désapprouver, je me ferai un devoir, le cas échéant, de prendre une place dans vos rangs. Mais ne découragez pas les travailleurs, quand ils tentent de s'unir pour une action qui leur est propre, à l'efficacité de laquelle ils ont les plus sérieuses raison de croire. Car enfin, citoyens, la réussite d'une Révolution, dans l'état actuel des choses, à quoi tient-elle?... — (*Une voix :* A l'anarchie!) — Ah! non, certes! Elle tient surtout, de même que la réussite des guerres modernes, à une question de mobilisation.

Si une Révolution éclatait aujourd'hui dans la forme ancienne, à Paris d'abord, puis successivement dans chacune des villes où nous avons des amis, où nos idées ont progressé, la classe bourgeoise, grâce aux moyens de transports dont elle dispose, avec une armée facilement mobilisable, aurait bien des chances pour étouffer successivement, au fur et à mesure qu'elles se reproduiraient, nos tentatives de révolte.

Une voix. — Voyez la Commune.

Le citoyen Briand. — Eh! oui, citoyens, si la Commune a été vaincue, c'est surtout parce qu'elle a été isolée dans Paris. (*Applaudissements.*) Avec la Grève Générale, un pareil inconvénient n'est pas à craindre. C'est presque simultanément, sur tous les points du territoire, que la bataille s'engagerait. La mobilisation des travailleurs serait aussi rapide que celle des soldats, et c'est partout à la fois que la bourgeoisie aurait à faire face au danger.

Puis, la Grève Générale présente sur les autres procédés révolutionnaires un autre avantage incontestable. Elle donne aux travailleurs plus de confiance et de courage. Il faut compter avec la faiblesse humaine. Ce n'est jamais d'un cœur léger que l'homme se jette dans la mêlée. Au moment où il va quitter sa maison pour

prendre part à la lutte, s'exposer peut-être à la mort, il y a des sentiments qui le disputent à la révolte et le retiennent au foyer. Il doit subir les supplications de sa femme et de ses enfants. Entre lui et la rue qui l'appelle, de lourdes responsabilités se dressent. Malgré sa bonne volonté, c'est souvent l'hésitation qui l'emporte et fait rester l'homme au foyer. (*Vifs applaudissements.*)

La Grève Générale présente au militant cet avantage, elle a ceci de séduisant, qu'elle est, en somme, l'exercice d'un droit incontestable. (*Vifs applaudissements.*) C'est une révolution qui commence dans la légalité, avec la légalité. En se refusant au collier de misère, l'ouvrier se révolte dans la plénitude de son droit. L'illégalité, c'est la classe capitaliste qui la commettrait en se faisant provocatrice, en essayant de violer un droit qu'elle a consacré elle-même. (*Vifs applaudissements.*)

J'aurais encore bien des choses à dire, mais on me fait remarquer que mon temps de parole...

Voix diverses. — Mais non, parlez, parlez!

Une voix. — Et l'armée?

Le citoyen Briand. — L'armée est bien, en effet, l'obstacle, le danger avec lequel il faudrait surtout compter en période de grève générale.

Cette armée, il faut voir ce qu'elle est aujourd'hui entre les mains de la classe capitaliste.

Une voix. – Il y a la grève des militaires.

Le citoyen Briand. — On peut préconiser la grève des soldats, on peut même essayer de la préparer, et vous avez raison de me rappeler que nos jeunes militants s'emploient à faire comprendre à l'ouvrier qui va quitter l'atelier, au paysan qui va déserter les champs pour aller à la caserne, qu'il y a des devoirs supérieurs à ceux que la discipline voudrait leur imposer. (*Vifs applaudissements et acclamations prolongées.*) Mais, citoyens, s'il est permis de souhaiter que, sous l'effort de cette propagande, l'armée devienne même entre les mains de la Société capitaliste, un danger de plus contre elle, vous me concéderez que la réalisation de cette espérance paraît encore bien éloignée. La discipline est trop forte, trop brutalement oppressive, pour que, d'ici longtemps, les cerveaux puissent s'en affranchir à l'heure critique où les devoirs du citoyen entrent en conflit avec ceux du soldat.

Mais, en cas de Grève Générale, l'armée ne serait plus un instrument aussi souple, aussi docile, entre les mains de la bourgeoisie. (*Vifs applaudissements.*) Celle-ci, qui n'ignore pas la force des sentiments familiaux, s'est toujours prudemment abstenue de la mettre aux prises avec celle de la discipline. Aussi, à de rares exceptions près, n'est-ce jamais dans leur pays, au milieu des leurs,

que les jeunes gens accomplissent leur période de service militaire. Et c'est grâce à cette précaution que la société capitaliste a pu faire expérimenter à Fourmies, dans la chair ouvrière, la force de pénétration des balles Lebel. (*Vifs applaudissements.*)

En période de Grève Générale, cette combinaison scélérate se trouverait déjouée. Dans l'armée, en effet, nombreux seraient les fils, les frères, les neveux, les parents à un degré quelconque d'ouvriers en grève. Quand on commanderait au soldat faisant son service dans une autre région que la sienne, mais ayant laissé dans son pays une famille de travailleurs, de tirer sur les grévistes, le petit pioupiou pourrait bien se faire cette réflexion : « On me dit, à moi, de tirer sur ces ouvriers qu'on me présente comme des étrangers. Mais, aux soldats des régiments qui servent dans mon pays, on commande peut-être à la même heure de fusiller mon père, mon frère, un des miens... » (*Vifs applaudissements et acclamations enthousiastes.*)

Et alors, si l'ordre de tirer persistait, si l'officier tenace voulait quand même contraindre la volonté du soldat quand elle est envahie par des préoccupations de cette nature, ah! sans doute, les fusils pourraient partir, mais ce ne serait pas peut être dans la direction indiquée. (*Applaudissements prolongés.*)

Cette possibilité d'affaiblir ainsi l'armée entre les mains de la classe capitaliste, n'est-ce pas une considération favorable à la conception de la Grève Générale?

L'armée serait, du reste, insuffisante, pour faire face à un pareil danger. Déjà vous avez pu constater l'état d'affolement dans lequel de grandes grèves récentes avaient mis la bourgeoisie; vous avez pu, par les efforts considérables qu'elle a dû faire pour enrayer le mouvement de solidarité qui gagnait de proche en proche toutes les corporations parisiennes et menaçait même de s'étendre aux chemins de fer, juger de ceux qu'exigerait d'elle une grève générale des travailleurs français... (*Applaudissements.*)

Vous m'opposerez le résultat des grèves auxquelles je fais allusion. Mais elles n'ont été que partielles. Dans toutes les guerres, il y a des escarmouches et de grandes batailles. Les escarmouches donnent rarement des résultats décisifs, mais elles préparent aux grandes batailles.

Reconnaissons, pour être justes, que la tentative récente a avorté par suite de circonstances exceptionnelles, les travailleurs ayant, dans un esprit d'abnégation que personne ici, je pense, ne songera à leur reprocher, cru devoir faire à la cause de la liberté le sacrifice de leurs intérêts particuliers ; puis aussi, il faut bien le dire, parce que la propagande en faveur de la Grève Générale n'ayant

pas précisément été encouragée, le prolétariat ne se trouvait pas prêt. (*Vifs applaudissements.*)

Une voix. — Elle a trop de détracteurs parmi les socialistes...

Le citoyen Briand. — Permettez-moi de vous affirmer, en tout cas, que, malgré l'avortement de la tentative en question, les travailleurs ne sont nullement démoralisés. Au contraire, éclairés par l'expérience, ils ne demandent qu'à recommencer demain avec une nouvelle ardeur quand les circonstances s'y prêteront. (*Vifs applaudissements*). — *Une voix :* Concluez. — Je ne demande pas mieux, mais je devrai, alors, forcément laisser de côté quelques points qu'il eût peut-être été intéressant d'envisager.

Une voix. — Si chaque orateur parlait autant que vous....

Le citoyen Lenormand. — On a bien laissé parler le citoyen Guesde !

Le citoyen Président. — Le temps que l'orateur demande pour conclure n'excède pas cinq minutes ; je prie l'assemblée de vouloir bien me permettre de lui rappeler que le citoyen Briand est justement en France un des protagonistes de l'idée qui se traite en ce moment. Je prie donc l'assemblée, en considération de ceci, de l'écouter, même ceux qui ne partagent pas son opinion, et de lui faire crédit de quelques minutes supplémentaires. (*Vifs applaudissements. — Cris :* Qu'il parle ! Qu'il parle !

Le citoyen Briand. — Quand je parlais tout à l'heure, de l'armée en période de Grève Générale, quelqu'un a fait cette objection : « Mais si elle devient insuffisante, étant donné le nombre considérable des grévistes et les points de grève, la société bourgeoise aura un moyen bien simple de l'augmenter, ce sera de mobiliser les grévistes. »

Ce serait un moyen, en effet, je le reconnais volontiers, mais je crois que dans une occurrence aussi grave, la bourgeoisie y regarderait à deux fois, avant de mettre des fusils et des balles entre les mains des grévistes. (*Vifs applaudissements.*)

. . . . . .

Gustave HERVÉ

MES CRIMES

I

L'Hervéisme

...Dès 1904, il fut évident pour tous ceux qui suivaient attentivement les affaires du Maroc qu'il y avait une entente entre les gouvernements français et anglais contre le gouvernement allemand. Pour quiconque sait que l'antagonisme entre les classes capitalistes anglaise et allemande est la principale menace pour la paix européenne, l'entente cordiale anglo-française avec sa pointe menaçante contre l'Allemagne, devenait un mortel sujet d'angoisses. L'alliance anglaise, c'était la guerre ! Ainsi, pendant que nos ouvriers, nos paysans, nos commerçants, nos penseurs et nos artistes travaillaient sans méfiance aux œuvres de vie, une bande de requins de la finance et de la politique, pour avoir le Maroc, ne reculait pas devant l'idée de déchaîner une grande guerre européenne !

Ce qu'on a appelé « l'hervéisme » n'est que la protestation brutale, violente, volontairement blessante, contre les criminels qui, au nom du patriotisme, allaient, le cœur léger, décréter cet égorgement, et contre l'organisation sociale, contre la patrie capitaliste qui rendaient possible une pareille horreur, une si monstrueuse imbécillité ! Et ainsi l'hervéisme, malgré son inspiration socialiste, ses cris de révolte et ses conclusions révolutionnaires, n'est au fond que du pacifisme exaspéré.

Ah ! vous voulez la guerre ? Eh bien ! s'il faut se battre, nous socialistes, nous aimons mieux faire la guerre à nos ennemis qu'à nos amis, et nos ennemis ce sont les capitalistes français qui veulent, pour arrondir rapidement leurs fortunes, nous mener à l'abattoir, et non les socialistes allemands qui sont en communion d'idées avec nous ! La seule guerre qui ne soit pas une duperie pour nous, c'est la guerre sociale !

Ah ! c'est au nom de votre patrie que vous trompez les malheureux ? Mais vos patries, regardez-donc ce que c'est ! Quelles abominables marâtres elles sont pour les pauvres, même celles qui arborent l'étiquette républicaine ! Et vous voudriez que pour elles ils se fassent trouer la peau ! S'ils risquent leur peau, ils la risqueront pour essayer de fonder de chaque côté du Rhin des patries qui ne soient plus des marâtres, mais des mères pour tous leurs enfants ! Dans les jambes de vos armées en marche nous vous jetterons la Révolution sociale !

Ah ! vous voulez abuser les pauvres gens ignorants par votre subtil distinguo entre les guerres offensives et les guerres défensives, afin de les faire marcher en tous les cas, au doigt et à l'œil, surs que vous êtes de leur faire prouver par votre grande presse que c'est le voisin qui est l'agresseur ? Nous leur démontrerons, nous, aux déshérités, que, quand une guerre éclate entre deux grandes puissances européennes, on ne sait jamais, au moment ou il faudrait le savoir, quel est l'agresseur véritable, et que leur devoir, leur intérêt est de s'opposer à toute guerre de nation à nation, quel qu'en soit le prétexte !

Tel est, en substance, tout l'Hervéisme.

(Préface à *Mes Crimes*, écrite à la Conciergerie, fév. 1912).

II

Les « Patries » futures

Hervé et ses amis — nous objecte Jaurès — ne tiennent pas un compte suffisant des nationalités. Or les nationalités sont des faits, cela existe, il faut en tenir compte. Elles existent et même, dans une humanité régénérée par le socialisme, il est certain que toute la terre ne formera pas un seul grand Etat, une organisation unitaire, mais que les patries actuelles subsisteront, reliées par un lien fédératif, et apporteront dans cette humanité renouvelée chacune leur note particulière et les qualités de leur génie propre.

Je sais, comme le citoyen Jaurès, que les nationalités sont des faits ; je ne nie pas ces faits, je ne les ai jamais niés.

Toute la question est de savoir si ce sont des faits nécessaires, inéluctables et éternels et en outre et surtout si ce sont, au vingtième siècle, des faits avantageux ou malheureux pour l'humanité actuelle.

Pour moi, qui connais assez l'histoire pour savoir que les patries ont sans cesse évolué, des communes, des petites principautés d'autrefois aux grandes nationalités d'aujourd'hui, je ne crois pas que dans l'humanité renouvelée par le collectivisme ou le communisme, dans les Etats-Unis d'Europe ou du monde, dans une fédération, si vous voulez, de communautés ou de groupements collectivistes ou communistes, je ne crois pas du tout que les patries actuelles, dans leur cadre actuel, subsisteront forcément. Je crois, au contraire, que ces grandes collectivités que sont les nations modernes, avec la centralisation qu'entraînent de grands Etats, que ces grandes communautés dans l'Europe renouvelée par le socialisme, dans le monde renouvelé par la Révolution sociale, seront remplacées d'un bout à l'autre de la planète par une vaste fédéra-

tion de régions beaucoup plus petites, de régions naturelles qui seront très différentes peut-être, je n'en sais rien, — le citoyen Jaurès non plus, — qui seront peut-être très différentes des groupements artificiels que le sort des armes a constitués aujourd'hui sous le nom de nations.

(Discours prononcé à Paris, aux Sociétés Savantes, le 12 sept. 1907, reproduit dans *Mes Crimes*).

III

L'Impérialisme Colonial

...Si vous aviez dépensé, à construire des hôpitaux ou des écoles au Maroc, le quart des millions que vous avez consacrés à des œuvres de mort et de destruction, si vous aviez fait cette pénétration pacifique que mon parti réclamait à cor et à cri, les Marocains aujourd'hui vous béniraient comme des bienfaiteurs au lieu de vous maudire comme des massacreurs, et vous auriez pu exploiter en paix les mines de leur pays que vous convoitez !

Mais c'était trop lent. Ça ne faisait l'affaire ni de vos hommes d'affaires, pressés de s'enrichir, ni de vos officiers, pressés de s'illustrer dans quelques actions d'éclat.

Alors, vous vous êtes jetés sur ces proies comme le tigre sur le buffle du hallier.

Libre à vous, Monsieur l'avocat général, de vous solidariser avec eux ! et d'accepter votre responsabilité dans les crimes qu'ils ont commis.

Pour moi, je proclame que je n'ai rien de commun avec eux; que ce n'est pas en mon nom que ces bandits ont mis Casablanca à feu et à sang, que ce n'est pas en mon nom qu'ils ont fusillé leurs prisonniers de guerre, qu'ils ont fait de la Chaouïa un désert et un brasier !

Non ! non ! voyez mes mains ! Elles ne sont pas rouges du sang des femmes de Casablanca. Elles ne sont pas souillées du sang des enfants de la Chaouïa !

Ah ! ils ont travaillé pour la civilisation et pour la France !

Vous voulez dire qu'ils ont déshonoré la France et la civilisation ! qu'ils ont déshonoré leurs uniformes et planté leur drapeau dans le fumier !

Ah ! l'hypocrisie ! la France soldat du droit ! protectrice des faibles et des opprimés ! Vous m'avez enseigné cela à votre laïque ! et j'ai eu la candeur de vous croire !

Allons donc ! Vous faites comme les autres ! Vous filez doux devant les forts, vous écrasez de votre talon tous les faibles qui ne

peuvent vous résister ! Vous en êtes toujours à la sauvagerie de votre ancêtre gaulois : « Malheur aux vaincus ! » La France des Droits de l'Homme, ça ! Allons donc ! Cartouche et Mandrin !

Ah ! vous vous étonnez peut-être que ce soit moi, le « Sans-Patrie », l'homme du drapeau dans le fumier — comme disent les grands journaux à la solde de la finance — qui rappelle à la pudeur les patriotes et les professionnels militaires ! qui les rappelle au respect de leur patrie et de leur drapeau en même temps qu'au respect de l'humanité !

Si vous vous étonnez, c'est que vous ignorez la pensée profonde du socialisme international, héritier de tout ce qu'il y a eu de grand dans le passé de l'humanité !

J'appartiens à ce parti socialiste international qui est le parti des opprimés de toutes races et de toutes couleurs ! Nous pouvons être faibles encore, nous sommes assez faibles pour que vous puissiez pour un article de journal nous jeter au fond de vos geôles, mais malgré notre faiblesse, nous avons encore assez de force pour, du fond de vos geôles, tendre la main à tous ceux que vous écrasez, à tous ceux que vous broyez, et cracher à la figure de leurs massacreurs.

Tout à l'heure, dans une péroraison éloquente, M. l'avocat général se penchait vers vous et vous disait : « Jurés de France, j'entends battre dans vos poitrines le cœur de la France ! »

Moi aussi, en terminant, je me penche vers vous et je vous crie : « Jurés de France, je voudrais entendre battre dans vos poitrines le cœur de l'humanité ! »

(Déclarations du 12 janvier 1912, en Cour d'Assises de Paris, reproduites dans *Mes Crimes*).

Yves LE FEBVRE

LA BARRICADE

La barricade barrait la rue dans toute sa largeur. Elle était formidable et elle résistait depuis déja plusieurs heures aux assauts d'un régiment d'infanterie. C'était un amoncellement de tramways éventrés, de voitures remplies de terre, de meubles et de literie, que tassaient les pavés arrachés aux rues voisines. Elle était incrustée de balles et semée de cadavres. De chaque côté en avant comme en arrière, il y avait des mares de sang noirâtres qui fumaient doucement au soleil.

Vers midi, il y eut une trève tacite entre les combattants. Les soldats se préparaient pour un dernier assaut. Les émeutiers en profitèrent pour manger et boire et renouveler leurs forces qui s'épuisaient. Ils étaient fatigués, noirs de poudre, figés dans une sorte d'hypnose guerrière.

Cependant, ils riaient gaiement, ils plaisantaient avec des jovialités faubouriennes au seuil de la mort, parmi les cadavres mutilés de leurs compagnons, sous le râle des blessés étendus dans les vestibules des maisons voisines.

*
* *

Assis dans un angle de la barricade, sur des essieux brisés de voiture, deux hommes se partageaient un morceau de pain qu'ils arrosaient de cognac et d'eau. Ils étaient en corps de chemise et leur robuste poitrine apparaissait nue, velue de poils blonds. C'étaient deux Bretons, de Morlaix et de Lannion. L'un était tonnelier à Bercy, l'autre terrassier aux chemins de fer de l'Ouest. Ils s'étaient reconnus compatriotes à une exclamation familière, en langue bretonne, échappée pendant le combat au plus grand d'entre eux. Ils s'étaient nommés de la sorte, sous le sifflement des balles, heureux d'une telle rencontre.

— Jean Le Goff !

— Etienne Péron

Et maintenant, pendant l'accalmie, ils parlaient du pays, les yeux et la pensée très loin de là, évoquant le fruste souvenir des petites villes et des vallons dorés ou ils étaient nés. Ils revoyaient à la fois les rues pittoresques de Morlaix et de Lannion, les maisons moussues aux auvents de chêne, les toits d'ardoise juchés les uns sur les autres, les clochers sonores : puis dans les ports paisibles aux eaux verdâtres où flottent des brumes, les hautes goélettes norvégiennes chargées

de bois. Ils entendaient surtout retentir, dans leur mémoire réveillée à toutes ces choses anciennes, le martellement des sabots aux sorties d'atelier. Ils se souriaient avec amitié.

— Ça marche-t-il à Lannion ?

— Je n'y suis pas allé depuis longtemps : mais il paraît que ça marche. Et chez vous ?

— Çà va bien chez nous. On a fait des coopératives. Les patrons ne sont plus les maîtres comme autrefois. Ça change malgré tout.

— Oui ça change.

Leurs grosses voix assourdies, aux intonations lentes étaient pleines de foi. Leur visage était énergique et dur. Ils apportaient aux âpres batailles sociales le mysticisme religieux de leur race qui en faisait facilement des anarchistes dans l'indifférence de la mort et la vision des vieux paradis de légende. Il leur semblait à tous les deux, humbles martyrs ignorés, que tant d'efforts, tant de vies ouvrières sacrifiées engendreraient un jour, malgré tout, plus de joie et plus de bien-être. Dans cette pensée commune, tout en causant, ils se regardaient de leurs yeux bleus et doux de Celtes où semblait rouler la nostalgie des marées lointaines.

Le Goff demanda :

— Tu es marié ?

— Oui, j'ai une femme et cinq gosses. Pauvres petits gars ! Ne m'en parle pas. Ça me fait pleurer de penser que je ne les reverrai probablement plus... Je les aimais bien tout de même. Il s'essuyait les yeux du dos de sa main calleuse, noire de poudre. Son camarade s'excusait maladroitement, gêné par cette tristesse inattendue qu'il faisait sourdre. L'autre hocha mélancoliquement les épaules. Il tira de sa poche une vieille pipe culottée qu'il bourra et alluma. Alors ils parlèrent de ceux qui étaient du pays. Un bon sourire reparut sur leurs visages basanés. Ils se trouvaient des amis communs et ils en parlaient abondamment.

— Bah ! tu connais aussi le vieux François Jaouen, le sabotier ? il habitait la rue Basse.

C'est ça même, près de l'église. Un grand à barbe blanche tout voûté.

— Un bon républicain ! Un rouge ! il connaissait Souëtre qui était de chez nous et il chantait la *Marianne* dans toutes nos réunions.

Il est mort ; mais il a son fils qui habite toujours la même maison. C'est un bon aussi.

— Et Le Bihan ?... Jean Le Bihan ?

— Le tonnelier ?... sa femme travaillait à la manufacture.

— Et Pierre Le Corre, son cousin ?

— Pierre Le Corre !... je ne me rappelle pas.

Ils s'exclamaient naïvement, oublieux de l'heure et du lieu, dans

ce pèlerinage de leurs âmes vers la terre natale. Les clochers sonnaient plus fort dans leur souvenir. Les sabots de bois tapotaient plus gaiement des visions de soirs mélancoliques, ils entendaient secrètement l'écho des rondes qu'ils chantaient enfants, avec des gamines rieuses, au bord des ruisseaux sales.

A ce moment, une sonnerie de clairon s'éleva et une voix forte cria : « Allons les enfants ! à la barricade ! »

Et les émeutiers, ceux qui riaient et plaisantaient, ceux qui mangeaient assis à terre, ceux qui dormaient à demi parmi les cadavres et le sang, sous la lourde chaleur du jour, tous se précipitèrent à la barricade pour la défendre et pour mourir. Les deux Bretons s'étaient serré la main, d'une poigne rude.

— Adieu ! dirent-ils, doux et forts.

Ils prirent leurs fusils et rejoignirent leurs compagnons. Il y avait là des hommes de toutes les provinces, blonds ou bruns, divers d'origine et de race. Leur patrie, c'était cette barricade au coin d'une rue, avec son rouge drapeau de guerre civile. Ils allaient y signer de leur sang une page nouvelle de l'épopée ouvrière, déjà longue et douloureuse, qui sera l'histoire de demain. Et maintenant aussi, les balles sifflaient et chantaient rageusement. Elles éclataient contre les murs avec des trépidations sèches ou ricochaient au loin. Les ouvriers se battaient avec un courage sombre, grisés par la lutte. De temps à autre, on entendait un cri sourd d'agonie, une plainte dans l'air par-dessus le sifflement monotone des balles. On voyait quelque silhouette noire et débraillée se redresser avec effort, râler « Vive la Sociale ! », chanceler et rouler au bas de la barricade, les bras ballants.

— C'est une belle mort ! murmura Le Goff à son camarade.

Il souriait, découvrant ses dents blanches entre ses lèvres rasées et rechargeant son fusil. Une balle l'atteignit au front, comme il parlait ainsi.

— Nom de Dieu ! hurla-t-il.

Il tourna sur lui-même et tomba en arrière.

Sa tête heurta les pavés déchaussés de la rue avec un bruit mort qui s'entendit dans le tumulte de la bataille. Son compagnon le vit rouler blême, ensanglanté, les yeux grands ouverts et fixés sur le ciel bleu qui déroulait un ruban lointain entre les hautes maisons.

— Pauvre gars ! fit-il.

Une tristesse amie le poignait aux entrailles ; mais à ce moment lui-même s'effondra derrière la barricade, atteint en pleine poitrine. Il était tombé dans son sang qui ruisselait abondamment, le nez à terre. Son corps de Celte robuste était secoué par de brusques frissons d'agonie, par des spasmes douloureux qui le raidissaient tout entier, dans une lutte suprême contre la mort.

Il répétait, l'esprit plein d'ombre, comme une plainte ancestrale et inconsciente :

— Va Doué ! Va Doué !

Au seuil de la grande mort, fraternelle et rude, qui l'unissait à tant d'autres compagnons, pétris du même pauvre rêve de justice sociale, il revoyait encore le ciel gris de son pays, les landes en fleur qui sentaient bon, les petits villages et les chaumières obscures avec les vieux lits-clos...

(*Le Sang des Emeutes*).

Guillaume CARANTEC

I

LA GUEUSE

La Gueuse marchait en sabots,
Vive la Gueuse !
Lorsqu'elle prenait la Bastille
Et faisait sortir des caveaux
Le flambeau
De la Liberté qui scintille.

« *La République nous appelle,*
Sachons vaincre ou sachons périr !
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir. »

La Gueuse a soif, la Gueuse a faim...
Vive la Gueuse !
L'Autrichienne en son Versailles
A servi le petit Dauphin,
Pâle et fin,
Comme brioche à la canaille.

« *La boulangère a des écus*
Et moi je n'en ai guère,
Elle en a, car je les ai vus,
J'ai vu la boulangère ! »

La Gueuse était belle en haillons,
Vive la Gueuse !
Avec ses grands yeux de souffrance
Qui dardait sur les bataillons
Des rayons
De gloire auguste et d'espérance.

« *Marchons ! marchons ! Qu'un sang impur*
Abreuve nos sillons !... »

La Gueuse, un jour, s'exaspéra,
Vive la Gueuse !
D'entendre aboyer autour d'elle

Cafards, assassins de Marat,
Scélérats,
Les Ci-Devant et leur séquelle.

« *Ah! ça ira, ça ira, ça ira,*
Les aristos à la lanterne,
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristos, on les pendra! »

La Gueuse avait un fier bonnet...
Vive la Gueuse!
Qui tremblait sur sa tête folle
Quand Robespierre qu'elle aimait
Lui donnait
Le grand souffle de sa parole.

« *Dansons la Carmagnole,*
Vive le son, vive le son,
Dansons la Carmagnole,
Vive le son du canon! »

La Gueuse est morte un beau matin...
Vive la Gueuse!
Le petit homme de Brumaire
L'exposa comme une catin
Aux coups des Kosaks sanguinaires.
Bientôt, les Rois sont revenus :
Deux Rois blancs, un Roi tricolore,
Mais, au fond des cœurs ingénus,
La Gueuse rayonnait encore.

« *Que le canon se taise ou gronde,*
... Buvons
A l'indépendance du monde! »

Et la Gueuse est ressuscitée,
Vive la Gueuse!
Plus jeune, plus belle et plus fière
Dans l'arbre de la Liberté
Où l'été
Chantait sa chanson populaire :

« *Chacun me nomme avec orgueil*
Charlotte la républicaine,
Je suis la rose plébéienne
Du quartier Montorgueil. »

Alerte ! les bons citoyens !
Vive la Gueuse !
Voici Cavaignac et Badingue,
Flanqués de leurs prétoriens...
Ces vauriens
Montent la garde avec leur lingue !

« *L' père, la mère Badingue*
A deux sous, tout l' paquet !
L' père, la mère Badingue
Et le p'tit Badinguet !

La Gueuse est partie en exil...
Vive la Gueuse !
Mais, dans la clameur des armées,
Elle accourt, sentant le péril
A l'odeur âcre des fumées.

« *Va ! va ! Marianne,*
Pour en finir avec tes ennemis,
Sonne la diane
Aux endormis ! »

La mort ? Non pas, c'est l'avenir !
Vive la Gueuse !
Avenir de paix, d'espérance
Avec l'immortel souvenir
Des martyrs
Tombés pour notre délivrance :
« Patriotes » et « Communeux »
Unis dans la mort fraternelle,
Aux prolétaires, fils des gueux,
Morts comme eux
Pour la Patrie universelle !

« *C'est la lutte finale :*
Groupons-nous et, demain,
L'Internationale
Sera le genre humain ! »

II

AU MARTYR SOURIANT

« Mais mon silence est plein de paroles futures. »
(Jean JAURÈS : Discours).

Jaurès, ta voix s'est tue avant l'âpre tourmente
Où sombra la raison des peuples ennemis,
Mais ton cœur fraternel sous la terre endormi
Ranime obscurément tous ceux qui se lamentent.

Car l'espérance est le salut du genre humain :
Vivant, tu la donnais par ta bouche en pâture
Et ton « silence est plein de paroles futures »
Depuis que ta grande âme erre par les chemins.

Le cimetière immense où les guerriers reposent,
Frémit du souvenir de leur sublime effort.
Ton clair visage olympien, malgré la mort,
Sourit aux défenseurs des hommes et des choses.

*
* *

Ton sourire est le seul qu'on ne puisse oublier :
Vénus, Marie, amour ou vertu salvatrice,
Grâce ou candeur en un regard d'inspiratrice
Qui donne au peuple-enfant le désir de prier,

Le charme autoritaire et distant des prophètes,
La pudeur de Jésus résigné sur la croix,
Robespierre, figé dans sa haine des rois,
Mais roi lui-même, ami des pompes et des fêtes,

Tous ces dieux adorés des foules, comme toi,
Tu les as dépassés, maître par la manière :
Ton sourire était une étoile familière
Qui s'offrait au plus humble et le comblait d'émoi.

*
* *

Hélas ! malgré l'éclair de ton divin sourire,
Malgré ton gai savoir d'humaniste vibrant,
L'esprit du mal triomphe, et le cri déchirant
De ton peuple demande un cœur pour le conduire.

Tu n'es plus qu'une image aux murs de la maison,
Un souvenir impérissable qu'on emporte
Au fond de soi, quand l'incendie est à la porte
Et quand les ennemis sèment la trahison.

Jaurès, protège-nous contre nos défaillances :
Voici l'heure du vol au crime associé.
Bientôt les gardes blancs frapperont sans pitié ;
C'est la terreur universelle qui commence.

Deux fois, ils te tueraient deux fois, s'ils le pouvaient !
Ils craignent ta vertu de grand visionnaire
Qui rayonne sur leurs appétits sanguinaires
Et dénonce au passant les meurtres qu'ils rêvaient.

Tu séduis leurs soldats, leurs valets, leurs comparses,
Malgré la poudre d'or qui s'attache à leurs doigts.
La Sociale est un refuge de bourgeois
Lassés d'être toujours les dindons de la farce.

Nouveaux frères, venez par millions, toujours,
Vers l'unique patrie accueillante et joyeuse.
A bas la guerre ! A bas la vieille procureuse
Qui livrait à la mort les messagers d'amour !

Lorsque l'amour, Jaurès, aura sauvé le monde
Et transmis ta mémoire aux peuples à venir,
On dira, commentant l'histoire des martyrs :
Au siècle vingt, la barbarie était profonde.

(*Hymnes vierges*, en préparation).

Émile MASSON

ANTÉE

LES BRETONS ET LE SOCIALISME

I

L'Ame du Pays

L'usage de la langue bretonne dans la propagande révolutionnaire doit se répandre en Bretagne d'autant plus qu'elle est, cette langue, la bonne vieille clef d'or, la clef magique qui, *seule*, nous ouvre les chaumières et les cœurs. C'est un autre obstacle aux socialistes, assez spécial à la Bretagne, que la dispersion, l'éparpillement presque à l'infini de ses habitants. Nul peuple ne vécut jamais moins en troupeau. Il vit comme il a fait la guerre, sa guerre de Géants, en ordre dispersé, en tirailleurs, derrière ses talus, ses rochers, dans ses chemins creux, ses landes, ses dunes, en mer! Race étrange, que la destinée n'a cessé de traquer et dont l'inlassable obstination à vivre se vengera tôt ou tard de la destinée par un éclatant triomphe.

Nous devons faire face à cet obstacle d'autant plus résolument que, en Bretagne, c'est la Terre qui garde tous les trésors : les trois quarts des Bas-Bretons — un million d'âmes — sont des laboureurs, des *paysans*. Or c'est la femme qui veille à la ferme, gardienne du foyer, de la langue, de la foi ancienne. La propagande socialiste qui n'atteint que les ouvriers de nos villes et néglige d'aller au paysan, et surtout à la paysanne, se voue d'avance à un échec presque absolu. Le prêtre s'asseoit à chaque foyer. Il s'entretient avec la femme dans la langue du pays. Il est l'homme de Dieu, du baptême, du mariage, de la mort. Il est aussi, dans ces hameaux reculés, l'homme du savoir, le clerc, en toutes affaires terrestres. Il est l'unique Ami, dans ces solitudes.

Si le Socialisme est autre chose pour nous qu'une pure doctrine économique, s'il est ce qu'il doit être : une poussée du cœur, une volonté de justice, il doit aller à ces simples, frapper aux portes des fermes, s'asseoir sur les bancs-clos, devenir à son tour l'ami, la confiance et l'espoir de nos paysannes. Qu'il soit enseigné par elles aux gâs et aux filles en sabots, qu'il ne se distingue du parler breton pas plus que le catholicisme ne s'en est distingué jusqu'ici; et qu'il devienne leur religion.

Il faut que le Socialisme et la langue bretonne ne fassent en Bretagne qu'un corps et qu'une âme. Leur sort est lié, et celui de

la race. Le Socialisme ne vaincra que s'il se propage par la langue du pays, et elle aura par lui un avenir plus glorieux qu'elle eut jamais. Si le Socialisme l'emporte par la voie française, il ne s'établira en Bretagne que par la méthode jacobine, autoritaire, et ne trouvera pas racine en ces âmes indomptables qui ne reçurent le catholicisme même qu'en le façonnant à leur farouche image.

Mais trop nombreux sont les ouvriers qui, à peine déguisés d'un bourgeron, portant encore le tok, font preuve, en ces questions, d'une mentalité *bourgeoise*. Ils manifestent pour leur langue un mépris de *civilisés;* et, parlant français « comme des vaches espagnoles », ils oublient d'un jour à l'autre le parler des leurs. Imbéciles ! s'ils employaient à servir la cause socialiste, dont ils croient ainsi bien mériter, la langue qui leur est familière au lieu de la dénigrer, cette cause sacrée, loin d'être ce qu'elle est trop souvent : un levain de haines dans nos familles de laboureurs et de marins, deviendrait vite la cause chérie de tous, lien nouveau d'affections, source d'espérances communes et d'énergies inébranlables.

Que les ouvriers, les matelots qui rentrent à la ferme, racontent *en breton*, à la veillée, à leurs compagnes, leurs promises, leurs sœurs, la bonne nouvelle qu'ils ont entendue ; que des camarades traduisent en breton et diffusent dans les villages, par des causeries, par des milliers d'imprimés, les paroles émancipatrices des Reclus, Ibsen, Tolstoï, Proudhon, Renan, Kropotkine, etc. Ils ne se doutent pas de l'ardente sympathie qui les attend ! Car on les attend, ces messagers d'une ère de justice, avec la passion d'une race qui, avec celle des Juifs, fut la plus amoureuse de vie et la plus flagellée de toutes iniquités. Ces messagers eux-mêmes, — hier encore paysans lourds et stupides de résignation romaine, — qu'ils aient été ouvriers aujourd'hui, comme d'un éclair transfigurés par le verbe révolutionnaire, n'en sont-ils pas la meilleure preuve ?

L' « esprit rétrograde » des Bretons est une de ces âneries solennelles qu'aiment à célébrer dans des relents d'absinthe nos bons bourgeois « parisiens de Landerneau ». Les annales du peuple breton témoignent bien au contraire que c'est dans le sein même de ce peuple que d'abord ont tressailli les grandes idées qui, de l'émancipation des serfs à la Révolution française, aujourd'hui encore entraînent le monde. De l'insulaire Pélage (en breton Morgan) ou d'Abélard, par Descartes (issu de Rennais), à Châteaubriand, à La Mennais, et au bas-breton Renan, quels géants ont revendiqué plus fièrement que ceux-ci, contre toutes les formes de la tyrannie, les droits de la conscience individuelle, de l'amour humain, du peuple et de la vie, sinon la foule des héros obscurs dont ils émanent ? Peuple-protagoniste, peuple-chevalier de toutes les nobles causes, le peuple breton est voué de naissance à la Révolution qui vient :

il la veut, il la prépare depuis des siècles. Et la troisième République ferme déjà ses prisons sur ses énergies les plus vigoureuses.

(*Antée*, les Bretons et le Socialisme).

II

Le Barde

Le barde, le poète, l'Homme de qui nous attendons tout en Bretagne, celui que la Bretagne entière — trois millions d'âmes aujourd'hui (car quinze cent mille Gallos acclameront sa venue qu'obstinément prédisent quinze cent mille Bas-Bretons), — celui que la Bretagne entière depuis quinze siècles appelle de toutes ses souffrances, c'est le Socialisme qui le lui donnera. Le Socialisme nous donnera cet homme ou la Bretagne est à jamais perdue; perdue pour soi-même et pour la grande humanité de demain, à qui l'âme chevaleresque des Bretons est plus nécessaire encore qu'elle fut jamais à la vieille humanité qui disparaît.

Le Socialisme nous donnera cet homme, car seul le Socialisme ne peut pas mentir à cet homme, ne peut pas mentir à la pauvre et sublime contrée où il sera né. Car tous jusqu'ici ont menti; qu'ils fussent papes de Rome, monarques d'Angleterre ou de France, Empire ou République de Paris. Tous ont menti à la Bretagne, aux Bardes qui l'ont chantée et par la voix même des Bardes qui l'ont chantée. Et c'est pourquoi, Bretagne, dans le chœur immense des peuples, en dépit de tes héros, de tes poètes, de tes penseurs sans nombre, de Pélage ou de Gildas, à Renan ou à Hello, ta voix, ta voix humaine et divine, n'est pas entendue.

Tous, ils t'ont menti et tu n'as jamais été toi-même. Ils t'ont voulue saxonne ou française et tu ne l'étais pas. Ils te veulent romaine et tu ne l'es pas. Ils t'ont voulue ascète et tu ne l'as jamais été. Ils te veulent toujours monarchiste et Jésuite, ou niveleuse et maçonne, et tu n'es rien de tout cela; tu ne l'as jamais été, et tu ne le seras jamais.

Seul, le Socialisme te veut telle que tu es et que tu fus sans cesse : une des plus ardentes, des plus fécondes, des plus belles filles du soleil et des tempêtes. Seul, le Socialisme ne te mentira pas; il te dira : « Bretagne, sois toi-même; Bretagne, sois bretonne; parle ta langue, sois libre enfin ! Voici ton Barde de demain dont la voix va répondre aux voix des bardes d'avant-Christ ».

Chrétienne, certes tu l'es ! mais chrétienne comme ces pécheresses et ces gueux de Galilée qui suivaient le Barde divin, vengeur des prolétaires du Bas-Empire. Chrétienne, tu l'es, comme Christ lui-même, l'espérance des déshérités. Car il était « la Vie »; car il disait : « Soyez joyeux ! — Paix sur la terre ! — Aimez-vous les uns les autres. — Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites qui dévorez les maisons des veuves ! » Car il priait son Père justicier, en esprit et en vérité, que sa volonté soit faite sur la terre.

Mais des chrétiens comme Christ, ô chrétienne Bretagne, prêtres et centurions d'aujourd'hui comme d'alors les persécutent et les emprisonnent et les crucifient. Et les mauvais bergers, pour leurs abattoirs, soûlent les plus beaux de tes fils de leur fumée de gloire, et ils gardent les plus pures de tes filles pour leurs lupanars. Et ton peuple est bien le frère de misère des autres peuples de la terre. Sublime bête de somme, quand donc jetteras-tu à bas de ta sanglante échine ton fardeau séculaire ?

Ton peuple, Bretagne, est plus misérable encore que la plupart des autres peuples du monde. Car, si captifs qu'ils aient pu être, du moins ils purent, nombre d'entre eux, gémir et maudire et prier en leur langage. En leur langue ils ont crié leur désespérance et leur foi. Mais toi, même tes sanglots ont été étouffés, et tes fils et tes filles ont appris à rougir de leurs pères et de leurs mères, à renier la langue de leur berceau...

Mais le Barde viendra qui parlera la langue de tes petits-enfants, et qui la fera retentir dans le monde. Renversant la babel bretonne, maître de tous nos dialectes anciens, moyens et modernes ; maître aussi des dialectes frères, le gallois et le gaëlique, sa voix animera les pierres et les ciments de leurs ruines ; et d'elles-mêmes monteront vers le soleil, sur la terre de granit, les murailles de la vraie cité des Bretons. Il sera le printemps de ce grand million d'âmes qui jamais encore ne se sont ouvertes ; car les glaces des hivers et les ongles des étrangers les ont contraintes, meurtries, brisées, pourries. Et elles ont été jetées aux vents, jonchées de dégénérés, d'ivrognes, de prostituées et de déments que les nations ont dit être les fruits de la Bretagne.

Le Barde parlera aux petites paysannes de nos quatre Pays, et aux tout petits gâs bretons, le soir, à la veillée, assis sur les bancs clos. Et l'étincelle sacrée de la Révolution, que tant de fois les anciens ont vu frissonner aux cendres fumantes de leurs légendes, étincellera dans leurs beaux yeux. Et le feu justicier qui, depuis les temps premiers, jour à jour, consume le cœur de l'homme, éclatera dans leurs cœurs.

Car, si le socialisme est vraiment la religion de la vie et de la personne humaine, s'il est la volonté de Justice, seul il délivrera et purifiera de toutes les chaînes et de toutes les souillures du passé ton cœur, Bretagne, toi qui penses avec ton cœur ; afin qu'enfin librement parle ton cœur ; afin que ta grande âme celtique librement s'épanouisse et que la grande Cité fraternelle de demain soit glorifiée de l'or de tes ajoncs et de la pourpre de tes bruyères !...

En hani e skriù è hanù en ha livr bremen digor, — o Breih !
Er skriù en ur livr ne cherrou mui biskoah ! *(Antée.)*

III

La Patrie Bretonne

... La plupart des organismes de la société actuelle ne sont que des conquêtes que l'homme a faites sur la nature et la barbarie, du fruit desquelles la plupart des vainqueurs ont été spoliés.

Entre les mains des spoliateurs ces organismes sont des instruments de domination. Notre tâche, à nous, socialistes, n'est pas d'y porter le feu pour les réduire en cendres, mais de les restituer à tous les conquérants et d'en faire les outils de notre liberté.

La *patrie* est un de ces organismes. Nous haïssons les patries actuelles parce qu'elles sont esclaves. Notre volonté n'est pas de les détruire, notre volonté la plus ardente est de les affranchir, de les restituer à tous les enfants des hommes qui les ont conquises. Elles sont et doivent être le patrimoine des individus libres dans la commune libre, cellule fondamentale de la Société de demain.

La tâche constructive des socialistes bretons est claire et tout à portée de la main. La Bretagne est à eux, la Bretagne est aux Bretons, de par le labeur et le sang versé des générations dont ils sont les fils.

Au lendemain de la Révolution sociale, quand, du sein du chaos sanglant où fatalement s'effondreront les fausses patries, fondées sur l'exploitation de l'homme par l'homme, quand surgiront les vraies patries, fondées sur l'entr'aide universelle, la patrie bretonne, la Bretagne dressera-t-elle parmi ses sœurs régénérées son front libre et couronné de chêne, ou bien son nom sera-t-il à jamais aboli ?... C'est aux socialistes bretons de répondre ; ils sont en Bretagne les soldats de la justice.

Or, dès aujourd'hui, ils peuvent, en toute certitude, préparer son triomphe. Dès aujourd'hui, ils peuvent, pour demain, s'assurer que ces mers qui ceignent la Bretagne d'une ceinture d'émeraude et de lumière, que ces montagnes, ces vallons, ces forêts, ces fleuves, broderies étincelantes sur sa robe d'ajoncs et d'épis, seront leur patrimoine et celui de tous les Bretons.

. . . . . .

Et vous saurez alors, ô Bretons, que vous êtes un peuple grand, qui porte en soi une grande pensée. Seuls les forts méritent la vie, individus ou peuples. Soyez un peuple fort : faites la Bretagne riche et puissante ; rendez-la forte de l'imbrisable faisceau de vos énergies, et sa victoire, votre victoire, demain glorifiera la Révolution sociale. Ainsi ont fait depuis cinquante ans tant de peuples que vous valez : Tchèques de Bohême et Magyars, Hongrois, Roumains et Grecs, Norvégiens, Portugais. Ainsi font aujourd'hui Polonais, Finlandais, Catalans, et vos propres frères de race, les Celtes d'Irlande.

(Antée.)

Jos LE BRAS

LES CONSCRITS DE BRETAGNE

Que de « chahut », ces jours-ci ! Quoi de nouveau ?... Ce sont les conscrits qui partent. En voici qui se sont réunis ce matin pour nous faire leurs adieux. Ils ont entendu autour d'eux gémir mères, sœurs et fiancées. Les pères, les frères avaient aussi des larmes dans la voix en leur disant le *kenavo*. Et maintenant, pour noyer leur peine, nos conscrits — qui vont être soldats avant la fin du jour — ont bu jusqu'à tituber, ont bu jusqu'à la déraison. Et leurs chansons, leurs clameurs dominent à présent le chagrin qu'ils ont à plein cœur.

Prenne qui voudra cette folie pour de la joie !

Ah ! oui, parlez-moi de la joie de l'honnête homme jeté en proie aux belles prisons de la République !... Joie de l'esclave qui va se battre pour son maître dont il n'attend que des coups de trique !... Joie du manant qui doit verser son sang pour défendre l'or des bourgeois !... Joie de Iann Dileve (Jean-sans-rentes) obligé de monter la garde sur des terres où il ne possède pas un brin d'herbe !... Les tristes joies que ces joies-là !

C'est la même joie que nous reverrons encore, pendant un mois, sur les visages de milliers de gars de vingt ans, d'autant plus parfaite qu'ils auront désormais la perspective d'être pensionnés par la France un an de plus que leurs aînés.

De cette joie-là, quand donc, ô paysan, ô ouvrier, ô toi qui peines, voudras-tu être délivré et délivrer tes enfants et tous les enfants de Bretagne ?

Traduit du breton de **Jos LE BRAS** (Barde " Dirlem "
Instituteur, tué à la guerre.

(Article paru dans *Brug*, d'Octobre 1913, sous le titre *Konskried Breiz*, signé " Bruger ").

Louis-N. LE ROUX

LA " PATRIE "

...« La Patrie », m'apprit le premier livre scolaire que l'on ait mis entre mes mains, « c'est la France ».

Peu après, un plus gros livre devait m'en apprendre davantage : « La Patrie, c'est la terre où nous sommes nés, où notre mère est morte, la cour où nous avons joué, la maison où nous avons grandi, le champ que notre père a arrosé de ses sueurs, l'église où nous avons été baptisés, le tombeau où reposent nos ancêtres, le pays où sont nos amis... »

...Je suis né en Bretagne, dans un humble moulin à lin dont mon père était tenancier... Il a élevé huit enfants... Il a toujours vécu pauvre, et, pourtant, il n'a jamais cessé de peiner pour les siens... Tous les ans, il amassait péniblement une petite somme pour payer son fermage. Tous les ans, il lui fallait payer un peu plus que l'année précédente.

— « Tu as apporté au moulin une amélioration sensible, lui dit un jour le propriétaire, — homme opulent et cupide, — et, ce moulin, tu l'as presque pour rien. Je veux bien renouveler ton bail, mais, comme le moulin rapporte un peu plus, il est juste que tu paies plus cher ». Mon père avait, des années durant, amélioré le moulin de ses deniers et de ses sueurs. Il lui fallait payer encore pour cela. Il dut quitter le moulin. Je ne puis songer à ce départ sans un serrement de cœur.

Comment voulez-vous que j'aime ce moulin où je suis né ? Il n'a jamais été le moulin de mon père. Ma mère n'y mourra point...

Jamais nous n'avons eu un champ qui fut nôtre...

Jamais nous n'avons possédé une tombe à nous dans un cimetière de village. Tous les cinq ans, les cendres de nos morts ont été jetées au vent...

Et des amis ?... Je doute que mes parents en aient ou, s'ils en ont, ce sont des besogneux comme eux. Le pauvre n'a pas d'amis.

Alors, où notre « patrie » ?... Pour quoi et pour qui devons-nous mourir ?...

. . . . . .

Les « atrocités » de la soldatesque allemande me révoltent plus qu'aucun autre. Mais, ce qu'elle fait, l'adversaire est préparé à le faire. Tous s'y sont préparés, — sans me consulter au préalable... Alors, pourquoi gémirais-je sur le sort de ces pauvres êtres qui n'ont rien tenté pour éviter la catastrophe, mais qui, au contraire, ont tout fait pour la rendre inévitable et qui m'ont traité de fou et

d'ennemi du peuple quand, avec des milliers d'autres vains prophètes, je leur criais : casse-cou ?... Ma sympathie va seulement au petit peuple belge qui se bat pour sa liberté. Il fait une guerre sainte et que je comprends ; il est faible et il est la victime d'un militarisme odieux ; mais il est décidé à mourir plutôt que de céder.

Cela, je l'aurais fait dans mon pays, si mon pays avait été libre et si mes compatriotes s'étaient battus pour eux. Mais, dans l'état actuel des choses, ce n'est pas possible.

. . . . . .

J'ai lutté, bien modestement mais courageusement, dans les rangs des nationalistes bretons qui, au même titre que leurs frères les Celtes des Iles Britanniques, revendiquent leurs libertés abolies par une nation conquérante et le droit de pourvoir eux-mêmes à leur éducation nationale.

Si ma situation sociale, mon éloignement de la Bretagne et divers événements m'ont détourné du mouvement celtique et jeté dans une lutte plus âpre pour des besoins sociaux plus immédiats, je n'en reste pas moins d'accord avec les révolutionnaires d'hier et d'aujourd'hui qui se sont rendus à l'évidence que la République Internationale des Etats-Unis d'Europe se composera d'autant de petits Etats qu'il y a de races ayant un caractère nettement déterminé, une histoire, une langue et une âme bien à eux, et que la question sociale ne pourra être pratiquement résolue là où la question de races aura été négligée ou méprisée.

(*Inédit. — Londres, Septembre 1914*).

Camille LE MERCIER D'ERM

LA « GUERRE » ?...

... J'entends autour de moi des clameurs et des plaintes,
des hurlements et des misères saintes,
des appels et des cris forcenés qui s'exaltent...
Pourquoi cela ?...

Je vois des hommes bleus qui partent,
vêtus du même habit couleur de l'horizon,
avec de longs poignards aigus à leur côté,
qu'ils brandiront, bientôt peut-être, ensanglantés,
avec de lourds « casques » d'acier, avec des armes
que vous appelez des « fusils » et des « canons »,
et des hommes encore et toujours, qui s'en vont,
et des femmes qui les quittent avec des larmes.

Et puis voici des trains entiers qui les emmènent...
— et je sais ce que c'est que la misère humaine.

Pourquoi sont-ils pareillement vêtus, ces hommes ?...
et ces chiffres cousus au col de leurs manteaux ?...
et ces armes d'assassinat, ces longs couteaux
que vous nommez, je crois, des « baïonnettes » ?...
Pourquoi cela ?...

Et ces pauvres marionnettes,
ces pantins que des chefs brutaux
dressent pour je ne sais quelle besogne horrible,
sur les places des bourgs atterrés et des villes,
pour s'en aller aussi bientôt ?...
Dites ! pourquoi ce douloureux métier d'esclaves ?
Et pourquoi ces départs, ces départs sans retour ?
Où vont-ils ces troupeaux d'esclaves ?
où vont-ils et que veut-on d'eux ?...
Les uns ont des pleurs dans les yeux,
d'autres, pour oublier, sont ivres,
abandonnés au vif alcool qui les délivre,
au poison qui les décida...
Pourtant la vie leur serait bonne à vivre !

Pourquoi cela que vous appelez des « soldats » ?...

. . . . . .

Je sais ! J'entends crier autour de moi : Aux armes !
La populace impure exulte et gueule...
Aux armes ! Sus à l'étranger !
Aux armes ! la Patrie est en danger !...
— (Quelle Patrie ?... Est-ce la vôtre ?...
à moins que ce ne soit parfois... celle des autres ?) —
Aux armes !... Mars la mort répond seule à vos cris.

Pourquoi cela que vous appelez des « Patries » ?

. . . . . .

La Patrie !... Ah ! si vous saviez
comme vous l'avez faite odieuse et funeste
dans vos discours, dans vos journaux et dans vos livres !
Est-ce bien la Patrie humaine, cette peste
qui nous dénie le droit primordial de vivre !
Et c'est cela qu'il faut qu'on aime ?...
c'est pour cela qu'il faut qu'on se fasse tuer ?
pour cela !... Et j'entends hurler comme un blasphème
le saint nom de Patrie, par vous prostitué.

Non !... la Patrie est douce chose
et tendre et bienfaisante à ses enfants ;
et je la connais bien, cette Patrie profonde et sainte,
et vous ne la connaissez pas.

La Patrie, c'est le coin de terre maternelle,
l'Inviolable et l'Eternelle
que l'Amour, sans fureur et sans armes, défend ;
c'est ce que « l'ennemi » n'emportera jamais
à la semelle de ses bottes conquérantes.
La Patrie ! elle est sainte et douce et débonnaire,
la vraie Patrie que nous aimons ;
elle est notre douceur de vivre,
— et la vôtre nous fait mourir.

Votre « Patrie », à vous, c'est le Moloch farouche,
repu de la chair et du sang
de ses enfants ;
votre « Patrie », c'est la goule tortionnaire
à quoi souffrent d'être immolés,
sous le glaive des mercenaires,
les misérables peuples accablés.

(Extrait de *La « guerre » ?...*, poème de la révolte intérieure, 1915).

François JAFFRENNOU

I

RÊVE DE GARDE

Une nuit de garde est toujours propice aux méditations. Dans un réduit genre chausse-trappe, qu'éclaire une vacillante lanterne-tempête, le sommeil est chassé par les rentrées et sorties des sentinelles. Alors, on s'allonge sur sa poignée de paille moite, et l'on rêve. On rêve au passé qu'on a vécu et qui est venu mourir au 2 août 1914. On rêve au présent, insupportable vie de misère et d'esclavage. On n'envisage même pas ce que pourra être l'avenir. Demain sera comme aujourd'hui. Nous sommes condamnés à l'éternelle géhenne. On nous dit que notre sacrifice est nécessaire au triomphe du Droit et de la Justice. C'est le mensonge qui m'agace le plus au milieu du tintamarre de mots creux débités dans la presse. Droit et Justice ? Je songe à l'Irlande. Si une cause méritait l'appui de la France, c'est bien la sienne. Contre l'oppression anglaise, elle a eu recours à l'*ultima ratio,* à la révolte. Les Sinn-Feiners ont lancé au monde une proclamation que les soldats ont lue ; mais les soldats ont remarqué avec stupéfaction qu'à Paris on était hostile à l'indépendance de l'Irlande, alors qu'on faisait campagne pour la libération de la Bohême. Les Irlandais qu'on pend sont des criminels ; les Tchéco-Slovaques que François-Joseph fusille sont des martyrs. J'avoue ne pas comprendre.

Cependant, d'où que vienne la Révolte armée, je ne l'approuve pas. Des exaltés peuvent faire perdre à un peuple, en quelques heures, le bénéfice d'années de paix et de labeur. La Révolte est une filiale de la Guerre, et toute Guerre est inexpiable. Les pas des peuples assujettis peuvent être guidés vers l'étoile de liberté par les penseurs, flambeaux de leur race dans la nuit. Par leurs discours et leurs exemples,ils feront plus que des émeutes stériles. Lorsque mon âme celte descend dans ses abîmes elle approuve la levée des étendards sanglants. Elle brûle d'imiter et de suivre tous les révolutionnaires et tous les martyrs. Mais lorsque mon autre âme, qui enveloppe la première comme d'un vêtement moderne, lorsque mon âme de formation récente, qui a l'expérience de la souffrance, qui est en contact avec l'époque, voit les événements et les hommes tels qu'ils sont, alors cette âme dicte à l'autre son attitude devant les réalités. Elle m'incite à tirer les conclusions obligatoires de la toute-puissance des Grands et de pusillanimité des Gouvernés dans la société moderne ; de la richesse des Dirigeants et de la pauvreté

des Travailleurs qui n'ont que leur vie. Pourquoi la joueraient ils ? Certes, il est plus noble de mourir fusillé comme P.-H. Pearse, président de la République Irlandaise, par 12 tommies anglais, ennemis héréditaires, que d'avoir la tête emportée par un éclat d'obus allemand aveugle : il y a de la beauté dans le sacrifice du premier, il n'y a qu'erreur, fatalité, méprise, dans la mort du second. Mais, encore un coup, la vie est le seul bien des pauvres bougres, la liberté de respirer le bon air, au grand soleil de Dieu qui luit sur les foules, est inappréciable pour qui en a été privé, et les spéculations des meneurs, quelque hautes qu'elles soient, qu'il s'agisse de libérer l'Irlande, l'Alsace et la Serbie, ne valent pas le pain et le lait, dans un coin de lande, face à la mer, où la Pensée libre échappe aux bourreurs de crâne.

(Inédit. — *Mai 1916.)*

II

MALLOZ AN TRUILLEG

Gwaë d'ac'h, hep dibab, gwaskerien tud ar bobl,
Bourc'hizien leun a lorc'h ha palastrennou nobl !
Tostaat a ra an de ma rentefet ho kont,
Ia, d'in-me, an truilleg, ho peuz gwalc'bet gant spont.

Prestik eneb d'ho kir e strako ar c'hri-forz,
Prestik a-uz d'ho penn peb Ian zavo e orz,
Ha kemend gwaz gwirion a vag bara glac'har
A zisklerio d'eoc'h eun brezel didrugar.

Gwaë ! tud galonset 'barz an armeiou ven
Lec'h e pleustret, hep aon, an trulleen hepken !
Gwaë ! rag ar c'hleze a stlejet d'ho koste
A droo e laonen eneb d'ac'h, an de-ze !

Gwaë ! c'houi, ministred, rag ho rouantelez
A gouezo pa gresko ar peb diskadurez !
Gwaë ! c'houi a zo mestr dre aro'hant pe zabrenn,
Bizier ho mevelien a dorro d'ac'h ho penn !

(Barzaz-Taldir, I).

TRADUCTION

La Malédiction du Gueux

Malheur à vous, sans distinction, oppresseurs des hommes du peuple, bourgeois bouffis de vanité et nobles emplâtres : il approche le jour où vous me rendrez des comptes à moi, le gueux, que vous avez assouvi d'épouvante.

Bientôt, contre votre parole éclatera le cri universel, bientôt, au-dessus de votre tête chaque Jacques lèvera son maillet, et tout véritable serf que nourrit le pain de la douleur vous déclarera une guerre sans merci.

Malheur, galonnards de ces inutiles armées où vous accablez sans scrupule les seuls gueux ; malheur ! car l'épée que vous traînez tournera sa lame contre vous, en ces jours-là !

Malheur à vous aussi, gouvernants cyniques, car votre domination prendra fin quand augmentera la connaissance de toutes choses ! Malheur à vous qui régnez par l'argent ou le sabre : les triques de vos esclaves vous briseront la tête !

(" Les Poèmes de Taldir ", I).

Charles ROLLAND

AN INTERNATIONAL (1)

I

War zao ! tud daonet an Douar !
Kent mervel gant an naon, war zao !
Ar skiant a gomz ag a laar
Reï an divëza taol-chao !...
Ar Bed-Koz a bez d'an traon !
Meveillen paour, war zao ! atao !
Greômp 'vit mad' dezi he c'haon,
Bezomp maestr lëc'h beza esklao !

DISKAN :

Ar gann divëza zo,
Holl, war zao ha varc'hoaz
N'eo er bed met eur vro
Da vihan ha da vraz !

II

Entrezomp neuz salver ebed,
Na pab, na roue, na den all !
Demp hon unan a vezo red
Ober aman ar gwir ingal :
Benn harz laëron braz da noazout,
Derc'hel ar speret en he blom !
C'hoezomp hon c'hôel pe hon boud,
A dao d'an ouarn keït m'hê tom !

III

Ar Stad zo fall ! pep lezen kamm.
An dëog a oad ar paour-kaez den ;
Deveriou d'ar re vraz neuz tamm ;
Gwiriou ar paour zo eur gomz ven :
Awalc'h dindan Vaest kastizia,
Al Lëâldet c'houlen treo all,

(1) Chacun des six premiers couplets traduit de très près le couplet correspondant du texte français de *l'Internationale*, à savoir : I. Debout les damnés de la terre...; — II. Il n'est point de sauveurs suprêmes...; — III. L'Etat comprime et la Loi triche...; — IV. Hideux dans leur apothéose...; — V. Ouvriers, paysans, nous sommes... Le sixième couplet doit être personnel au Barde breton.

Dindan-hi velfomp memeuz tra
Gant deveriou, droëjou ingal !

IV

Hudur e-kreiz o brassoni,
Hon mistri war an holl labour,
Deuz gret biskoaz 'met ransoni
Laerez poan ar micherour ;
Rag em prez an dud didalve
Kement ne kroûet ne teuzet ;
Goulennomp no rentet hep dale
D'ar bobl kaez ar pez zo gleêt !

V

Micherourien ha koërijen.
Memprou a labour ar bed-man,
Ar bed 'zo d'al labourërien !
An dud didalve diwarn-han !
Deuz hon c'hoejen hint holl lard mad :
Na pa deufe eur sort brini
Eun deïz an douar da gwitâd,
An heol 'zaliho da lugerni !

VI

Garz ebed ken treiz-tre pep Bro !
An holl dud breudeur war ar bed !
Ar brezellou zôd er blôto !
Dao d'ar re vrâz c'hoâz m'ar he red !
Evit-hê n'effomp biken ken
A villerou de n'em drailla !
War zao ! ar sklant zo ho ren :
Demp vo red terri pe blega !

TABLE

Pages

LA NATION BRETONNE ET L'INTERNATIONALE, *étude introductive*, par Camille Le Mercier d'Erm 7

TEXTES CHOISIS

Félicité de La Mennais : **Paroles d'un Croyant.**

I. — Du Capitalisme 21

II. — Du Militarisme 22

III. — La Grande Aurore 23

Ernest Renan : **Sur la Révolution** 25

Olivier Souvestre : **La Marianne** 26

Aristide Briand : **La Grève Générale** 29

Pages

Gustave Hervé : **Mes Crimes.**
I. — L'Hervéisme 35
II. — Les « Patries » futures 36
III. — L'Impérialisme colonial 37

Yves Le Febvre : **La Barricade** 39

Guillaume Carantec : I. — **La Gueuse** 43
— II. — **Au Martyr Souriant** 46

Emile Masson : **Antée. — Les Bretons et le Socialisme.**
I. — L'Ame du Pays 48
II. — Le Barde 50
III. — La Patrie Bretonne 52

Jos. Le Bras : **Les Conscrits de Bretagne** 53

Louis-N. Le Roux : **La « Patrie »** 54

Camille Le Mercier d'Erm : **La « guerre » ?** 56

François Jaffrennou : I. — **Rêve de Garde** 58
II. — **Malloz an Truilleg** 59

Charles Rolland : **An International** 61

LA BIBLIOTHÈQUE DE PARIS MARXISTE

NUMÉROS SPÉCIAUX

consacrés à

Emile Verhaeren (Janvier-Février 1917 : 32 pages).
Articles de : Romain Rolland. Han Ryner, Henri Guilbeaux, Philéas Lebesgue, A.-M. Gossez, Marcel Lebarbier, Roger Pillet. Maurice Wullens et Francis Yard . . . . . 1 »
(Sur japon : 5 francs)

Gabriel Belot (Août-Septembre 1917 : 64 pages . . . . . *épuisé.*

A.-M. Gossez (hors série : 32 pages) . . . . . *épuisé.*

Romain Rolland devant a Guerre (Octobre 1917 : 32 pages) *épuisé.*

Anthologie des Humbles (Mars-Avril 1918 : 80 pages).
Poèmes de : Maurice Bataille, A.-M. Gossez, Henri Guilbeaux, Marcel Lebarbier, Fernand Leprette, Loïs Cendré, Marcel Martinet, André Mora, Joseph Rivière, Han Ryner, Henri Siegrist.
Proses de : Edmond Adam, Gabriel Belot, André Delemer, Florent Fels, G.-P. Guinegault, R.-M. Hermant, Ker-Frank-Houx, Gérard de Lacaze Duthiers, Pierre Larivière, Philéas Lebesgue, Marcel Sauvage, Maurice Wullens, Stéfan Zweig.
Illustrations de : Gabriel Belot, G.-P. Guinegault et Ludovic Rodo 2 »

A hiéas Lebesgue (Août-Sept.-Oct.-Nov. 1918 : 100 pages).
Articles de : Ad. van Bever, Xavier de Carvalho, Paul Cordier, Henry Cormeau, F. Funck-Brentano, A.-M. Gossez, Miodrag Ibrovac, Tristan-L. Klingsor, Marcel Lebarbier, Camille Le Mercier d'Erm, Roger Pillet, Georges Polti, Han Ryner, Sotiris Skipis, Maurice Wullens et Francis Yard.
Deux portraits hors texte par Ch. Duhamel et Tristan-L. Klingsor.
Illustrations de : G. Belot, H. Chapront, Ch. Duhamel, G.-P. Guinegault, C. Lieucy . . . . . 3 »
(Sur hollande français : 6 francs)

Le Cœur de l'Ennemi (Avril 1919 : 32 pages).
Poèmes actuels traduits de l'allemand par Goll et illustrés de 16 bois gravés par Louis Moreau . . . . . *épuisé.*

Anthologie de poèmes yougo-slaves (Octobre 1919 : 56 pages).
Poèmes de : Ivo Andritch, M. Boyitch, Yvan Doutchitch, Tcherina, Ilyia Despote, Dragoutine, M. Domyanitch, Iakchitch, Milioutine, Yovanovitch, Rikard, Katilinitch, Yérétov, S. Korditch, Mirko Korolya, Krstitch, Danitza Markovitch, D. Mitrinovitch, Mitrovitch, Vladimir Nazor, Petrovitch, Rayitch, Rakitch, Stefanovitch, Momtchilo, Seleskovitch, Aleksa Chantitch, Onyevitch et Milan Voukassovitch.
Traductions de Philéas Lebesgue et B. Tokine. Lettre-préface de Ph. Lebesgue et étude préliminaire de B. Tokine sur le développement de la poésie yougo-slave . . . . . 2 »

ÉDITIONS

EDMOND ADAM. — *Le Néostiche et le Verbe intégral.* Essai sur les tendances poétiques contemporaines, avec une préface de Philéas Lebesgue. 1 »
Sur papier de luxe : 5 fr.

JEAN BALAT. — *Lepopo le fou*, légende contemporaine avec des dessins de A.-C. Balat 1 50

MAURICE BATAILLE. — *Le Chapeau de Velours*, poèmes avec un portrait de l'auteur (1re édition 1914, *rare*) . . . . . 2 »

MAURICE BATAILLE. — *Le Chapeau de Velours*, poèmes, suivis de *La terre qui parle* et des *Mirages* (fragments) avec une préface de Han Ryner et un portrait hors texte. . . . . 1 »

MAURICE BATAILLE. — *La Cité des Humbles*, poésies, suivie des *Chansons pour ne pas pleurer* . . . . . 1 »

RÉMI BOURGERIE. — *Graines dans le Vent*, poèmes, préface de Marcel Lebarbier, couverture de G.-P. Guinegault. 3 50

GARRIGUE GARONNE. — *La Chaîne aux Anneaux brisés*, poèmes. 3 »

A.-M. GOSSEZ. — *Henry Chapront, Aquatintiste*, avec une préface de Philéas Lebesgue et XXXIII illustrations de H. Chapront. . . . 2 »
Sur papier de luxe avec une aquatinte originale hors texte : 10 fr.

G.-P. GUINEGAULT. — *Deux poèmes en prose*, illustrés par l'auteur. 1 50

R.-M. HERMANT. — *La Trouvaille*, poésies, ballades et chansons de mauvaise vie avec frontispice et dessins de C. Zdravii. . . . . 2 »

PIERRE LARIVIERE. — *Au pays des sous-hommes*, prose, poèmes en prose et dessins avec une préface de Han Ryner 4 50

LAZARE. — *Anarchie* . . . . . 2 »

MARCEL LEBARBIER. — *Poussières*, poèmes, préface de A.-M. Gossez, illustrations de G.-P. Guinegault . . . . . *épuisé*.

LÉON MEUNIER. — *Essai de Catéchisme*. . . . . 1 »

PAUL MORISSE. — *Edouard Dujardin*, étude critique. . . . . 1 »

LOUIS PIERRE. — *La Logique du Catholicisme*, avec une préface et des dessins de Pierre Larivière. . . . . 5 »

HAN RYNER — *Le Livre de Pierre*, illustrations de G. Belot . . 1 »

WALT WHITMAN. — *Le Panseur de plaies*, lettres et fragments sur la Guerre, recueillis par Léon Bazalgette, avec des poèmes en une traduction rythmique nouvelle de A.-M. Gossez et deux portraits hors-texte du Poète . *épuisé*.

MAURICE WULLENS. — *Profils de Flandre... et d'ailleurs*, préface de Han Ryner, illustrations de P. Larivière . . . . . *épuisé*.

MAURICE WULLENS. — *La Littérature et la Guerre*, trois études critiques . . . . . 1 »

MAURICE WULLENS. — *Pages de mon Carnet*, souvenirs de voyage, de campagne et de captivité. . . . . 6 »

EMILE VERHAEREN } Portrait-carte postale : La pièce 0 10
ROMAIN ROLLAND } — La douzaine . . . . 1 »

LES HUMBLES : *première série* (1913-14) . . . . . *épuisé*.
— *deuxième série* (1916-17). . . . . *épuisé*.
— *troisième série* (1917-18) . . . . . *épuisé*.
— *quatrième série* (1918-19). . . . . 15 »
— *cinquième série* (1919-20) . . . . . 15 »

Le Directeur-Gérant : M. WULLENS.

Orléans. — Imp. Coop. *La Laborieuse*, 38, rue de Recouvrance.